

Psychose, autisme
et défaillance cognitive chez l'enfant

Psychose, autisme
et défaillance cognitive chez l'enfant

Psychose, autisme
et défaillance cognitive chez l'enfant

Psychose, autisme
et défaillance cognitive chez l'enfant

Des mêmes auteurs :

L'enfant et le psychanalyste
Paris, Masson, 2^e édition 1996

Jeu des places de la mère et de l'enfant
Essai sur le transitivisme
Toulouse, érès, 1998
(réédition 2003)

Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse
Au-delà de l'amendement Accoyer-Mattei
Quel avenir pour la psychanalyse d'enfant !
Toulouse, érès, 2004

Des mêmes auteurs :

L'enfant et le psychanalyste
Paris, Masson, 2^e édition 1996

Jeu des places de la mère et de l'enfant
Essai sur le transitivisme
Toulouse, érès, 1998
(réédition 2003)

Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse
Au-delà de l'amendement Accoyer-Mattei
Quel avenir pour la psychanalyse d'enfant !
Toulouse, érès, 2004

Des mêmes auteurs :

L'enfant et le psychanalyste
Paris, Masson, 2^e édition 1996

Jeu des places de la mère et de l'enfant
Essai sur le transitivisme
Toulouse, érès, 1998
(réédition 2003)

Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse
Au-delà de l'amendement Accoyer-Mattei
Quel avenir pour la psychanalyse d'enfant !
Toulouse, érès, 2004

Des mêmes auteurs :

L'enfant et le psychanalyste
Paris, Masson, 2^e édition 1996

Jeu des places de la mère et de l'enfant
Essai sur le transitivity
Toulouse, érès, 1998
(réédition 2003)

Psychothérapies d'enfant, enfants en psychanalyse
Au-delà de l'amendement Accoyer-Mattei
Quel avenir pour la psychanalyse d'enfant !
Toulouse, érès, 2004

Gabriel Balbo et Jean Bergès

Psychose, autisme
et défaillance cognitive
chez l'enfant

Psychanalyse et clinique

The logo for Érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through it, followed by the letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Extrait de la publication

Gabriel Balbo et Jean Bergès

Psychose, autisme
et défaillance cognitive
chez l'enfant

Psychanalyse et clinique

The logo for Érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through it, followed by the letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Extrait de la publication

Gabriel Balbo et Jean Bergès

Psychose, autisme
et défaillance cognitive
chez l'enfant

Psychanalyse et clinique

érès

Extrait de la publication

Gabriel Balbo et Jean Bergès

Psychose, autisme
et défaillance cognitive
chez l'enfant

Psychanalyse et clinique

 érès

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3000-9
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3000-9
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3000-9
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3000-9
Première édition © Éditions érès 2001
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	7
1. Sur le grand Autre.....	9
2. On veut ma perte.....	21
3. Le narcissisme	27
<i>Retour à Ovide</i>	27
<i>Narcisse</i>	28
<i>La mère et son narcissique nouveau-né</i>	29
<i>Pas de narcissisme possible avant le stade du miroir</i>	30
4. Le corps : image, conviction et méconnaissance.....	35
<i>Image réelle, image imaginaire, image symbolique</i>	35
<i>Psychose narcissique</i>	36
<i>La conviction</i>	39
5. Mise en place des fonctions défensives du psychotique	45
<i>Le corps dans les fonctions défensives psychotiques</i>	49
<i>Bouche, dents, lèvres, langue</i>	50
<i>La main</i>	51
<i>Le jeu de l'interrupteur</i>	53
<i>Le regard</i>	54
La question du miroir et du psychotique.....	54
Conséquence du côté du cadre du miroir	56
6. Fonctions défensives et psychose	59
Quel est le moteur de ce processus ?	63

Table des matières

Introduction	7
1. Sur le grand Autre.....	9
2. On veut ma perte.....	21
3. Le narcissisme	27
<i>Retour à Ovide</i>	27
<i>Narcisse</i>	28
<i>La mère et son narcissique nouveau-né</i>	29
<i>Pas de narcissisme possible avant le stade du miroir</i>	30
4. Le corps : image, conviction et méconnaissance.....	35
<i>Image réelle, image imaginaire, image symbolique</i>	35
<i>Psychose narcissique</i>	36
<i>La conviction</i>	39
5. Mise en place des fonctions défensives du psychotique	45
<i>Le corps dans les fonctions défensives psychotiques</i>	49
<i>Bouche, dents, lèvres, langue</i>	50
<i>La main</i>	51
<i>Le jeu de l'interrupteur</i>	53
<i>Le regard</i>	54
La question du miroir et du psychotique.....	54
Conséquence du côté du cadre du miroir	56
6. Fonctions défensives et psychose	59
Quel est le moteur de ce processus ?	63

Table des matières

Introduction	7
1. Sur le grand Autre.....	9
2. On veut ma perte.....	21
3. Le narcissisme	27
<i>Retour à Ovide</i>	27
<i>Narcisse</i>	28
<i>La mère et son narcissique nouveau-né</i>	29
<i>Pas de narcissisme possible avant le stade du miroir</i>	30
4. Le corps : image, conviction et méconnaissance.....	35
<i>Image réelle, image imaginaire, image symbolique</i>	35
<i>Psychose narcissique</i>	36
<i>La conviction</i>	39
5. Mise en place des fonctions défensives du psychotique	45
<i>Le corps dans les fonctions défensives psychotiques</i>	49
<i>Bouche, dents, lèvres, langue</i>	50
<i>La main</i>	51
<i>Le jeu de l'interrupteur</i>	53
<i>Le regard</i>	54
La question du miroir et du psychotique.....	54
Conséquence du côté du cadre du miroir	56
6. Fonctions défensives et psychose	59
Quel est le moteur de ce processus ?	63

Table des matières

Introduction	7
1. Sur le grand Autre.....	9
2. On veut ma perte.....	21
3. Le narcissisme	27
<i>Retour à Ovide</i>	27
<i>Narcisse</i>	28
<i>La mère et son narcissique nouveau-né</i>	29
<i>Pas de narcissisme possible avant le stade du miroir</i>	30
4. Le corps : image, conviction et méconnaissance.....	35
<i>Image réelle, image imaginaire, image symbolique</i>	35
<i>Psychose narcissique</i>	36
<i>La conviction</i>	39
5. Mise en place des fonctions défensives du psychotique	45
<i>Le corps dans les fonctions défensives psychotiques</i>	49
<i>Bouche, dents, lèvres, langue</i>	50
<i>La main</i>	51
<i>Le jeu de l'interrupteur</i>	53
<i>Le regard</i>	54
La question du miroir et du psychotique.....	54
Conséquence du côté du cadre du miroir	56
6. Fonctions défensives et psychose	59
Quel est le moteur de ce processus ?	63

7. La fonction paternelle et ses fonctionnements.....	69
Une particularité antillaise.....	70
Demande du géniteur, cas de l'autisme	73
<i>L'auto-engendrement</i>	76
Le refoulement.....	77
8. Du père et du phallus	81
<i>Le nom-du-père, qu'est-ce que c'est ?</i>	81
<i>Comment cela se joue-t-il pour la fille et le garçon ?</i>	82
Pour la fille.....	82
Pour le garçon.....	83
<i>Qu'est-ce que c'est qu'être père ?</i>	84
9. Manque de transitivity : enjeux tragiques, pour le sujet et le grand Autre.....	85
<i>Les aléas de la demande</i>	89
<i>Attaque du père</i>	92
<i>Le transitivity fait échec à la perte</i>	93
10. Approche des diverses fonctions défensives	95
<i>Se défendre de la-mère-la-seule</i>	96
<i>Le persécuteur comme fonction défensive</i>	98
<i>Fonction défensive de l'image symbolique dans la psychose narcissique</i>	102
11. Psychose et autisme : cas cliniques	105
Premier exemple.....	106
Deuxième exemple	108
12. Rêve et accouchement, autisme et narcissisme	121
13. Psychose infantile, défaillance cognitive	129
Index.....	143

7. La fonction paternelle et ses fonctionnements.....	69
Une particularité antillaise.....	70
Demande du géniteur, cas de l'autisme	73
<i>L'auto-engendrement</i>	76
Le refoulement.....	77
8. Du père et du phallus	81
<i>Le nom-du-père, qu'est-ce que c'est ?</i>	81
<i>Comment cela se joue-t-il pour la fille et le garçon ?</i>	82
Pour la fille.....	82
Pour le garçon.....	83
<i>Qu'est-ce que c'est qu'être père ?</i>	84
9. Manque de transitivity : enjeux tragiques, pour le sujet et le grand Autre.....	85
<i>Les aléas de la demande</i>	89
<i>Attaque du père</i>	92
<i>Le transitivity fait échec à la perte</i>	93
10. Approche des diverses fonctions défensives	95
<i>Se défendre de la-mère-la-seule</i>	96
<i>Le persécuteur comme fonction défensive</i>	98
<i>Fonction défensive de l'image symbolique dans la psychose narcissique</i>	102
11. Psychose et autisme : cas cliniques	105
Premier exemple.....	106
Deuxième exemple	108
12. Rêve et accouchement, autisme et narcissisme	121
13. Psychose infantile, défaillance cognitive	129
Index.....	143

7. La fonction paternelle et ses fonctionnements.....	69
Une particularité antillaise.....	70
Demande du géniteur, cas de l'autisme	73
<i>L'auto-engendrement</i>	76
Le refoulement.....	77
8. Du père et du phallus	81
<i>Le nom-du-père, qu'est-ce que c'est ?</i>	81
<i>Comment cela se joue-t-il pour la fille et le garçon ?</i>	82
Pour la fille.....	82
Pour le garçon.....	83
<i>Qu'est-ce que c'est qu'être père ?</i>	84
9. Manque de transitivity : enjeux tragiques, pour le sujet et le grand Autre.....	85
<i>Les aléas de la demande</i>	89
<i>Attaque du père</i>	92
<i>Le transitivity fait échec à la perte</i>	93
10. Approche des diverses fonctions défensives	95
<i>Se défendre de la-mère-la-seule</i>	96
<i>Le persécuteur comme fonction défensive</i>	98
<i>Fonction défensive de l'image symbolique dans la psychose narcissique</i>	102
11. Psychose et autisme : cas cliniques	105
Premier exemple.....	106
Deuxième exemple	108
12. Rêve et accouchement, autisme et narcissisme	121
13. Psychose infantile, défaillance cognitive	129
Index.....	143

7. La fonction paternelle et ses fonctionnements.....	69
Une particularité antillaise.....	70
Demande du géniteur, cas de l'autisme	73
<i>L'auto-engendrement</i>	76
Le refoulement.....	77
8. Du père et du phallus	81
<i>Le nom-du-père, qu'est-ce que c'est ?</i>	81
<i>Comment cela se joue-t-il pour la fille et le garçon ?</i>	82
Pour la fille.....	82
Pour le garçon.....	83
<i>Qu'est-ce que c'est qu'être père ?</i>	84
9. Manque de transitivity : enjeux tragiques, pour le sujet et le grand Autre.....	85
<i>Les aléas de la demande</i>	89
<i>Attaque du père</i>	92
<i>Le transitivity fait échec à la perte</i>	93
10. Approche des diverses fonctions défensives	95
<i>Se défendre de la-mère-la-seule</i>	96
<i>Le persécuteur comme fonction défensive</i>	98
<i>Fonction défensive de l'image symbolique dans la psychose narcissique</i>	102
11. Psychose et autisme : cas cliniques	105
Premier exemple.....	106
Deuxième exemple	108
12. Rêve et accouchement, autisme et narcissisme	121
13. Psychose infantile, défaillance cognitive	129
Index.....	143

Introduction

Au sujet des psychoses infantiles et de l'autisme, chacun est frappé par l'insuffisance et la multiplicité des points de vue cliniques et théoriques qui sous-tendent le discours tenu à leur propos, et ce dans la mesure même où psychose et autisme seraient ou ne seraient pas différenciés.

On note aussi le peu d'effet de ce discours, ou du moins l'inconstance de ses effets, quand il s'agit d'apprécier et d'évaluer la cure entreprise pour ces enfants.

On remarque non moins la multiplicité et en général le peu de force convaincante des bases théoriques de ce discours, que celui-ci soit soutenu par une pensée organiciste, génétique, développementale ou psychanalytique. Ce qui a pour conséquence, dans les institutions dédiées à la prise en charge de ces enfants, une absence de cohérence des diverses options pratiques adoptées un peu partout dans le monde et quelle que soit la culture.

On observe enfin la difficulté que les praticiens qui s'occupent des adultes psychotiques ou autistes éprouvent à s'entendre avec ceux qui soignent les enfants, en particulier sur le fait de savoir s'il y aurait un infantile de la psychose ou de l'autisme.

En ce qui nous concerne, c'est l'élaboration qui a été la nôtre du concept et de la clinique du transitivity dans *Le Jeu des places de la mère et de l'enfant*, qui nous a conduits à devoir nécessairement découvrir l'importance théorique et clinique de cet abord

Introduction

Au sujet des psychoses infantiles et de l'autisme, chacun est frappé par l'insuffisance et la multiplicité des points de vue cliniques et théoriques qui sous-tendent le discours tenu à leur propos, et ce dans la mesure même où psychose et autisme seraient ou ne seraient pas différenciés.

On note aussi le peu d'effet de ce discours, ou du moins l'inconstance de ses effets, quand il s'agit d'apprécier et d'évaluer la cure entreprise pour ces enfants.

On remarque non moins la multiplicité et en général le peu de force convaincante des bases théoriques de ce discours, que celui-ci soit soutenu par une pensée organiciste, génétique, développementale ou psychanalytique. Ce qui a pour conséquence, dans les institutions dédiées à la prise en charge de ces enfants, une absence de cohérence des diverses options pratiques adoptées un peu partout dans le monde et quelle que soit la culture.

On observe enfin la difficulté que les praticiens qui s'occupent des adultes psychotiques ou autistes éprouvent à s'entendre avec ceux qui soignent les enfants, en particulier sur le fait de savoir s'il y aurait un infantile de la psychose ou de l'autisme.

En ce qui nous concerne, c'est l'élaboration qui a été la nôtre du concept et de la clinique du transitivity dans *Le Jeu des places de la mère et de l'enfant*, qui nous a conduits à devoir nécessairement découvrir l'importance théorique et clinique de cet abord

Introduction

Au sujet des psychoses infantiles et de l'autisme, chacun est frappé par l'insuffisance et la multiplicité des points de vue cliniques et théoriques qui sous-tendent le discours tenu à leur propos, et ce dans la mesure même où psychose et autisme seraient ou ne seraient pas différenciés.

On note aussi le peu d'effet de ce discours, ou du moins l'inconstance de ses effets, quand il s'agit d'apprécier et d'évaluer la cure entreprise pour ces enfants.

On remarque non moins la multiplicité et en général le peu de force convaincante des bases théoriques de ce discours, que celui-ci soit soutenu par une pensée organiciste, génétique, développementale ou psychanalytique. Ce qui a pour conséquence, dans les institutions dédiées à la prise en charge de ces enfants, une absence de cohérence des diverses options pratiques adoptées un peu partout dans le monde et quelle que soit la culture.

On observe enfin la difficulté que les praticiens qui s'occupent des adultes psychotiques ou autistes éprouvent à s'entendre avec ceux qui soignent les enfants, en particulier sur le fait de savoir s'il y aurait un infantile de la psychose ou de l'autisme.

En ce qui nous concerne, c'est l'élaboration qui a été la nôtre du concept et de la clinique du transitivity dans *Le Jeu des places de la mère et de l'enfant*, qui nous a conduits à devoir nécessairement découvrir l'importance théorique et clinique de cet abord

Introduction

Au sujet des psychoses infantiles et de l'autisme, chacun est frappé par l'insuffisance et la multiplicité des points de vue cliniques et théoriques qui sous-tendent le discours tenu à leur propos, et ce dans la mesure même où psychose et autisme seraient ou ne seraient pas différenciés.

On note aussi le peu d'effet de ce discours, ou du moins l'inconstance de ses effets, quand il s'agit d'apprécier et d'évaluer la cure entreprise pour ces enfants.

On remarque non moins la multiplicité et en général le peu de force convaincante des bases théoriques de ce discours, que celui-ci soit soutenu par une pensée organiciste, génétique, développementale ou psychanalytique. Ce qui a pour conséquence, dans les institutions dédiées à la prise en charge de ces enfants, une absence de cohérence des diverses options pratiques adoptées un peu partout dans le monde et quelle que soit la culture.

On observe enfin la difficulté que les praticiens qui s'occupent des adultes psychotiques ou autistes éprouvent à s'entendre avec ceux qui soignent les enfants, en particulier sur le fait de savoir s'il y aurait un infantile de la psychose ou de l'autisme.

En ce qui nous concerne, c'est l'élaboration qui a été la nôtre du concept et de la clinique du transitivity dans *Le Jeu des places de la mère et de l'enfant*, qui nous a conduits à devoir nécessairement découvrir l'importance théorique et clinique de cet abord

décisif de Lacan qu'est le grand Autre, dès lors qu'il s'agit d'enfants autistes ou psychotiques.

C'est de ce point de départ que se déduit toute une dialectique entre les structures auxquelles nous avons affaire dans ces cas, et ce concept de grand Autre.

Si nous commençons notre ouvrage par des considérations sur le grand Autre, ce n'est pas pour épuiser tout l'intérêt de ce concept dans la psychanalyse, mais plutôt de façon précise et partielle pour montrer comment s'articulent, se nouent, les fonctions, les places, les rapports réciproques du grand Autre, chez ces enfants, avec les formations de l'inconscient découvertes par Freud.

On verra qu'alors, on ne peut plus parler de psychose et d'autisme infantiles comme d'entités autonomes dont la détermination supposerait une étiologie linéaire, ou une causalité plurifactorielle ; mais au contraire comme de modalités de réponses à des facteurs prédéterminés qui s'organisent de façon complexe sur le mode d'une topologie en constante transformation autour de ce point d'arrimage et de repérage que sont pour l'enfant, les parents, l'analyste et l'institution, le grand Autre.

C'est de ces modalités et des multiples figures et fonctions du grand Autre, que nous allons traiter. Dans cette mesure, le livre que nous proposons nous semble offrir des éléments propres à établir une direction de la cure avec des enfants psychotiques et autistes, qui tiennent compte non seulement de la problématique de leur structure, mais aussi du poids, des incidences, des articulations, des entraves cognitives qui les ont précédées ou suivies, et longtemps connotées du terme de débilité.

Tout en exploitant ce qu'ont de particulièrement dynamiques et d'utiles les transformations incessantes en jeu dans la clinique, l'analyste, le thérapeute, l'institution se trouvent avec ce livre en possession d'une élaboration théorique rigoureuse qui peut permettre d'accroître leur liberté de procéder et d'inventer à leur tour.

décisif de Lacan qu'est le grand Autre, dès lors qu'il s'agit d'enfants autistes ou psychotiques.

C'est de ce point de départ que se déduit toute une dialectique entre les structures auxquelles nous avons affaire dans ces cas, et ce concept de grand Autre.

Si nous commençons notre ouvrage par des considérations sur le grand Autre, ce n'est pas pour épuiser tout l'intérêt de ce concept dans la psychanalyse, mais plutôt de façon précise et partielle pour montrer comment s'articulent, se nouent, les fonctions, les places, les rapports réciproques du grand Autre, chez ces enfants, avec les formations de l'inconscient découvertes par Freud.

On verra qu'alors, on ne peut plus parler de psychose et d'autisme infantiles comme d'entités autonomes dont la détermination supposerait une étiologie linéaire, ou une causalité plurifactorielle ; mais au contraire comme de modalités de réponses à des facteurs prédéterminés qui s'organisent de façon complexe sur le mode d'une topologie en constante transformation autour de ce point d'arrimage et de repérage que sont pour l'enfant, les parents, l'analyste et l'institution, le grand Autre.

C'est de ces modalités et des multiples figures et fonctions du grand Autre, que nous allons traiter. Dans cette mesure, le livre que nous proposons nous semble offrir des éléments propres à établir une direction de la cure avec des enfants psychotiques et autistes, qui tiennent compte non seulement de la problématique de leur structure, mais aussi du poids, des incidences, des articulations, des entraves cognitives qui les ont précédées ou suivies, et longtemps connotées du terme de débilité.

Tout en exploitant ce qu'ont de particulièrement dynamiques et d'utiles les transformations incessantes en jeu dans la clinique, l'analyste, le thérapeute, l'institution se trouvent avec ce livre en possession d'une élaboration théorique rigoureuse qui peut permettre d'accroître leur liberté de procéder et d'inventer à leur tour.

décisif de Lacan qu'est le grand Autre, dès lors qu'il s'agit d'enfants autistes ou psychotiques.

C'est de ce point de départ que se déduit toute une dialectique entre les structures auxquelles nous avons affaire dans ces cas, et ce concept de grand Autre.

Si nous commençons notre ouvrage par des considérations sur le grand Autre, ce n'est pas pour épuiser tout l'intérêt de ce concept dans la psychanalyse, mais plutôt de façon précise et partielle pour montrer comment s'articulent, se nouent, les fonctions, les places, les rapports réciproques du grand Autre, chez ces enfants, avec les formations de l'inconscient découvertes par Freud.

On verra qu'alors, on ne peut plus parler de psychose et d'autisme infantiles comme d'entités autonomes dont la détermination supposerait une étiologie linéaire, ou une causalité plurifactorielle ; mais au contraire comme de modalités de réponses à des facteurs prédéterminés qui s'organisent de façon complexe sur le mode d'une topologie en constante transformation autour de ce point d'arrimage et de repérage que sont pour l'enfant, les parents, l'analyste et l'institution, le grand Autre.

C'est de ces modalités et des multiples figures et fonctions du grand Autre, que nous allons traiter. Dans cette mesure, le livre que nous proposons nous semble offrir des éléments propres à établir une direction de la cure avec des enfants psychotiques et autistes, qui tiennent compte non seulement de la problématique de leur structure, mais aussi du poids, des incidences, des articulations, des entraves cognitives qui les ont précédées ou suivies, et longtemps connotées du terme de débilité.

Tout en exploitant ce qu'ont de particulièrement dynamiques et d'utiles les transformations incessantes en jeu dans la clinique, l'analyste, le thérapeute, l'institution se trouvent avec ce livre en possession d'une élaboration théorique rigoureuse qui peut permettre d'accroître leur liberté de procéder et d'inventer à leur tour.

décisif de Lacan qu'est le grand Autre, dès lors qu'il s'agit d'enfants autistes ou psychotiques.

C'est de ce point de départ que se déduit toute une dialectique entre les structures auxquelles nous avons affaire dans ces cas, et ce concept de grand Autre.

Si nous commençons notre ouvrage par des considérations sur le grand Autre, ce n'est pas pour épuiser tout l'intérêt de ce concept dans la psychanalyse, mais plutôt de façon précise et partielle pour montrer comment s'articulent, se nouent, les fonctions, les places, les rapports réciproques du grand Autre, chez ces enfants, avec les formations de l'inconscient découvertes par Freud.

On verra qu'alors, on ne peut plus parler de psychose et d'autisme infantiles comme d'entités autonomes dont la détermination supposerait une étiologie linéaire, ou une causalité plurifactorielle ; mais au contraire comme de modalités de réponses à des facteurs prédéterminés qui s'organisent de façon complexe sur le mode d'une topologie en constante transformation autour de ce point d'arrimage et de repérage que sont pour l'enfant, les parents, l'analyste et l'institution, le grand Autre.

C'est de ces modalités et des multiples figures et fonctions du grand Autre, que nous allons traiter. Dans cette mesure, le livre que nous proposons nous semble offrir des éléments propres à établir une direction de la cure avec des enfants psychotiques et autistes, qui tiennent compte non seulement de la problématique de leur structure, mais aussi du poids, des incidences, des articulations, des entraves cognitives qui les ont précédées ou suivies, et longtemps connotées du terme de débilité.

Tout en exploitant ce qu'ont de particulièrement dynamiques et d'utiles les transformations incessantes en jeu dans la clinique, l'analyste, le thérapeute, l'institution se trouvent avec ce livre en possession d'une élaboration théorique rigoureuse qui peut permettre d'accroître leur liberté de procéder et d'inventer à leur tour.

1

Sur le grand Autre

« Non mais, tu l'as vu l'autre ? », « il est là l'autre ? ». Cette nuance plus que péjorative vient montrer en quoi l'autre, c'est celui de l'altérité. C'est celui de l'altérité des torchons et des serviettes. C'est bien un signifiant qui vient passer des torchons aux serviettes. Et en latin, même destin : avec *iste*, même passage d'un S1 à S2 : *multae istarum arborum* : « Beaucoup de ces arbres que tu vois » ; et *iste centurio* : « Cette espèce de centurion. » Pour voir les arbres, aucun besoin d'autre, mais pour parler de l'espèce de centurion, combien d'autres espèces faut-il supposer, combien d'espèces autres, combien d'espèces au regard des autres ? L'essentiel, c'est « supposer ». Y aurait-il un lieu où seraient trouvables toutes ces espèces ? Toutes ces espèces de centurions et autres.

Le sourire qu'attend de la part du bébé la mère, voilà une attente qui tend à la propulser hors de la place de la Chose, hors de ce que Lacan appelle l'objet même. Dès lors qu'elle attend ce sourire, la mère fait don à l'enfant de la capacité à sourire, c'est-à-dire qu'elle est déjà en train de dispenser cette anticipation, ce crédit, cette hypothèse.

C'est dans cette mesure qu'elle va lui parler sa demande, qu'elle va envoyer des signifiants de ce lieu qui est le sien à partir du moment où elle n'est plus en place de la Chose. C'est sans doute de ce lieu qu'advient le grand Autre (trésor de ce qu'elle a à dire), trésor de ce qu'elle a à dire à l'enfant : « mon trésor » par exemple, parce que le trésor, ce n'est pas seulement dans un coffre-fort, c'est aussi le trésor, « ce petit trésor ». Dès lors que l'enfant répond par le sourire, il exprime le trait par lequel la mère, au lieu du grand Autre, est

1

Sur le grand Autre

« Non mais, tu l'as vu l'autre ? », « il est là l'autre ? ». Cette nuance plus que péjorative vient montrer en quoi l'autre, c'est celui de l'altérité. C'est celui de l'altérité des torchons et des serviettes. C'est bien un signifiant qui vient passer des torchons aux serviettes. Et en latin, même destin : avec *iste*, même passage d'un S1 à S2 : *multae istarum arborum* : « Beaucoup de ces arbres que tu vois » ; et *iste centurio* : « Cette espèce de centurion. » Pour voir les arbres, aucun besoin d'autre, mais pour parler de l'espèce de centurion, combien d'autres espèces faut-il supposer, combien d'espèces autres, combien d'espèces au regard des autres ? L'essentiel, c'est « supposer ». Y aurait-il un lieu où seraient trouvables toutes ces espèces ? Toutes ces espèces de centurions et autres.

Le sourire qu'attend de la part du bébé la mère, voilà une attente qui tend à la propulser hors de la place de la Chose, hors de ce que Lacan appelle l'objet même. Dès lors qu'elle attend ce sourire, la mère fait don à l'enfant de la capacité à sourire, c'est-à-dire qu'elle est déjà en train de dispenser cette anticipation, ce crédit, cette hypothèse.

C'est dans cette mesure qu'elle va lui parler sa demande, qu'elle va envoyer des signifiants de ce lieu qui est le sien à partir du moment où elle n'est plus en place de la Chose. C'est sans doute de ce lieu qu'advient le grand Autre (trésor de ce qu'elle a à dire), trésor de ce qu'elle a à dire à l'enfant : « mon trésor » par exemple, parce que le trésor, ce n'est pas seulement dans un coffre-fort, c'est aussi le trésor, « ce petit trésor ». Dès lors que l'enfant répond par le sourire, il exprime le trait par lequel la mère, au lieu du grand Autre, est

1

Sur le grand Autre

« Non mais, tu l'as vu l'autre ? », « il est là l'autre ? ». Cette nuance plus que péjorative vient montrer en quoi l'autre, c'est celui de l'altérité. C'est celui de l'altérité des torchons et des serviettes. C'est bien un signifiant qui vient passer des torchons aux serviettes. Et en latin, même destin : avec *iste*, même passage d'un S1 à S2 : *multae istarum arborum* : « Beaucoup de ces arbres que tu vois » ; et *iste centurio* : « Cette espèce de centurion. » Pour voir les arbres, aucun besoin d'autre, mais pour parler de l'espèce de centurion, combien d'autres espèces faut-il supposer, combien d'espèces autres, combien d'espèces au regard des autres ? L'essentiel, c'est « supposer ». Y aurait-il un lieu où seraient trouvables toutes ces espèces ? Toutes ces espèces de centurions et autres.

Le sourire qu'attend de la part du bébé la mère, voilà une attente qui tend à la propulser hors de la place de la Chose, hors de ce que Lacan appelle l'objet même. Dès lors qu'elle attend ce sourire, la mère fait don à l'enfant de la capacité à sourire, c'est-à-dire qu'elle est déjà en train de dispenser cette anticipation, ce crédit, cette hypothèse.

C'est dans cette mesure qu'elle va lui parler sa demande, qu'elle va envoyer des signifiants de ce lieu qui est le sien à partir du moment où elle n'est plus en place de la Chose. C'est sans doute de ce lieu qu'advient le grand Autre (trésor de ce qu'elle a à dire), trésor de ce qu'elle a à dire à l'enfant : « mon trésor » par exemple, parce que le trésor, ce n'est pas seulement dans un coffre-fort, c'est aussi le trésor, « ce petit trésor ». Dès lors que l'enfant répond par le sourire, il exprime le trait par lequel la mère, au lieu du grand Autre, est

1

Sur le grand Autre

« Non mais, tu l'as vu l'autre ? », « il est là l'autre ? ». Cette nuance plus que péjorative vient montrer en quoi l'autre, c'est celui de l'altérité. C'est celui de l'altérité des torchons et des serviettes. C'est bien un signifiant qui vient passer des torchons aux serviettes. Et en latin, même destin : avec iste, même passage d'un S1 à S2 : *multae istarum arborum* : « Beaucoup de ces arbres que tu vois » ; et *iste centurio* : « Cette espèce de centurion. » Pour voir les arbres, aucun besoin d'autre, mais pour parler de l'espèce de centurion, combien d'autres espèces faut-il supposer, combien d'espèces autres, combien d'espèces au regard des autres ? L'essentiel, c'est « supposer ». Y aurait-il un lieu où seraient trouvables toutes ces espèces ? Toutes ces espèces de centurions et autres.

Le sourire qu'attend de la part du bébé la mère, voilà une attente qui tend à la propulser hors de la place de la Chose, hors de ce que Lacan appelle l'objet même. Dès lors qu'elle attend ce sourire, la mère fait don à l'enfant de la capacité à sourire, c'est-à-dire qu'elle est déjà en train de dispenser cette anticipation, ce crédit, cette hypothèse.

C'est dans cette mesure qu'elle va lui parler sa demande, qu'elle va envoyer des signifiants de ce lieu qui est le sien à partir du moment où elle n'est plus en place de la Chose. C'est sans doute de ce lieu qu'advient le grand Autre (trésor de ce qu'elle a à dire), trésor de ce qu'elle a à dire à l'enfant : « mon trésor » par exemple, parce que le trésor, ce n'est pas seulement dans un coffre-fort, c'est aussi le trésor, « ce petit trésor ». Dès lors que l'enfant répond par le sourire, il exprime le trait par lequel la mère, au lieu du grand Autre, est

devenue radicalement autre – le trésautre. À ce bébé, il va falloir trois mois pour pouvoir répondre, c'est-à-dire pour pouvoir sourire.

Il ne s'agit donc pas ici de marquer une étape de trois mois, étape du sourire qui prendrait son départ d'une origine, mais bien de montrer que la compétence de l'enfant à accepter l'autre nécessite un délai. Qu'il n'est rien, ce délai, sans le crédit que lui fait sa mère, crédit qui l'élève au-delà de la position de la Chose. De sorte que c'est à chacun d'eux, la mère et l'enfant, qu'il faut supposer un grand Autre.

On saisit bien ici ce que l'absence de cette supposition va avoir pour conséquence dans le cas, par exemple, où la mère dit de son enfant : « Ça vomit, ça pleure, ça pisse. » D'ailleurs, à cette audition l'enfant en question est dans un mouvement de répulsion, de recul actif devant les avances de sa mère. Il se cabre, il s'oppose comme effrayé. On est loin, dans ce cas, de cette alternance des postures de la mère et de l'enfant, chacune anticipant l'autre qu'elle accompagne. La mère anticipe l'autre qu'elle accompagne de ses paroles. C'est cette altérité du grand Autre de la mère et du grand Autre de l'enfant qui nécessite le transitivity de la mère. Le fait qu'il s'identifie, dans ces conditions de transitivity maternel, ce qu'elle lui dit se traduit dès lors par une identification transitive à proprement parler qui, d'être accompagnée des signifiants fournis par la mère, lui permet de dépasser le rapport à elle purement imaginaire, de traverser la ligne *a-a'*¹ du mimétisme, de l'imitation.

Alors comment concevoir cette altérité ? C'est, pensons-nous, la première question que pose l'idée de grand Autre. Il faut que l'enfant puisse investir ce qui est en dehors de son moi, qui se trouve défendu par les pulsions de conservation, et il ne le peut qu'en investissant sa mère ; mais il est dans la nécessité de la placer elle aussi en dehors de son moi, parmi tout ce qui est extérieur au moi, opération qui n'est possible que dans la mesure où la mère n'en est pas détruite. De sorte que ce qui est extérieur au moi peut dans ces conditions être investi comme quelque chose en dehors de son moi et il semble qu'il ne puisse y parvenir que par la fonction de transitivity de la mère, c'est-à-dire de ce que ce transitivity comporte de symbolique. Comment ? Lorsque la mère est située par le moi de l'enfant dans les limbes extérieures, le grand Autre reprend de cet extérieur tout le symbolique transmissible par le discours qu'elle va tenir à son enfant. C'est dans ce sens, pensons-nous, que Lacan parle du « trésor des signifiants » et aussi dans la

1. Cf. J. Lacan, *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53.

devenue radicalement autre – le trésautre. À ce bébé, il va falloir trois mois pour pouvoir répondre, c'est-à-dire pour pouvoir sourire.

Il ne s'agit donc pas ici de marquer une étape de trois mois, étape du sourire qui prendrait son départ d'une origine, mais bien de montrer que la compétence de l'enfant à accepter l'autre nécessite un délai. Qu'il n'est rien, ce délai, sans le crédit que lui fait sa mère, crédit qui l'élève au-delà de la position de la Chose. De sorte que c'est à chacun d'eux, la mère et l'enfant, qu'il faut supposer un grand Autre.

On saisit bien ici ce que l'absence de cette supposition va avoir pour conséquence dans le cas, par exemple, où la mère dit de son enfant : « Ça vomit, ça pleure, ça pisse. » D'ailleurs, à cette audition l'enfant en question est dans un mouvement de répulsion, de recul actif devant les avances de sa mère. Il se cabre, il s'oppose comme effrayé. On est loin, dans ce cas, de cette alternance des postures de la mère et de l'enfant, chacune anticipant l'autre qu'elle accompagne. La mère anticipe l'autre qu'elle accompagne de ses paroles. C'est cette altérité du grand Autre de la mère et du grand Autre de l'enfant qui nécessite le transitivity de la mère. Le fait qu'il s'identifie, dans ces conditions de transitivity maternel, ce qu'elle lui dit se traduit dès lors par une identification transitive à proprement parler qui, d'être accompagnée des signifiants fournis par la mère, lui permet de dépasser le rapport à elle purement imaginaire, de traverser la ligne *a-a'*¹ du mimétisme, de l'imitation.

Alors comment concevoir cette altérité ? C'est, pensons-nous, la première question que pose l'idée de grand Autre. Il faut que l'enfant puisse investir ce qui est en dehors de son moi, qui se trouve défendu par les pulsions de conservation, et il ne le peut qu'en investissant sa mère ; mais il est dans la nécessité de la placer elle aussi en dehors de son moi, parmi tout ce qui est extérieur au moi, opération qui n'est possible que dans la mesure où la mère n'en est pas détruite. De sorte que ce qui est extérieur au moi peut dans ces conditions être investi comme quelque chose en dehors de son moi et il semble qu'il ne puisse y parvenir que par la fonction de transitivity de la mère, c'est-à-dire de ce que ce transitivity comporte de symbolique. Comment ? Lorsque la mère est située par le moi de l'enfant dans les limbes extérieures, le grand Autre reprend de cet extérieur tout le symbolique transmissible par le discours qu'elle va tenir à son enfant. C'est dans ce sens, pensons-nous, que Lacan parle du « trésor des signifiants » et aussi dans la

1. Cf. J. Lacan, *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53.

devenue radicalement autre – le trésautre. À ce bébé, il va falloir trois mois pour pouvoir répondre, c'est-à-dire pour pouvoir sourire.

Il ne s'agit donc pas ici de marquer une étape de trois mois, étape du sourire qui prendrait son départ d'une origine, mais bien de montrer que la compétence de l'enfant à accepter l'autre nécessite un délai. Qu'il n'est rien, ce délai, sans le crédit que lui fait sa mère, crédit qui l'élève au-delà de la position de la Chose. De sorte que c'est à chacun d'eux, la mère et l'enfant, qu'il faut supposer un grand Autre.

On saisit bien ici ce que l'absence de cette supposition va avoir pour conséquence dans le cas, par exemple, où la mère dit de son enfant : « Ça vomit, ça pleure, ça pisse. » D'ailleurs, à cette audition l'enfant en question est dans un mouvement de répulsion, de recul actif devant les avances de sa mère. Il se cabre, il s'oppose comme effrayé. On est loin, dans ce cas, de cette alternance des postures de la mère et de l'enfant, chacune anticipant l'autre qu'elle accompagne. La mère anticipe l'autre qu'elle accompagne de ses paroles. C'est cette altérité du grand Autre de la mère et du grand Autre de l'enfant qui nécessite le transitivity de la mère. Le fait qu'il s'identifie, dans ces conditions de transitivity maternel, ce qu'elle lui dit se traduit dès lors par une identification transitive à proprement parler qui, d'être accompagnée des signifiants fournis par la mère, lui permet de dépasser le rapport à elle purement imaginaire, de traverser la ligne *a-a'*¹ du mimétisme, de l'imitation.

Alors comment concevoir cette altérité ? C'est, pensons-nous, la première question que pose l'idée de grand Autre. Il faut que l'enfant puisse investir ce qui est en dehors de son moi, qui se trouve défendu par les pulsions de conservation, et il ne le peut qu'en investissant sa mère ; mais il est dans la nécessité de la placer elle aussi en dehors de son moi, parmi tout ce qui est extérieur au moi, opération qui n'est possible que dans la mesure où la mère n'en est pas détruite. De sorte que ce qui est extérieur au moi peut dans ces conditions être investi comme quelque chose en dehors de son moi et il semble qu'il ne puisse y parvenir que par la fonction de transitivity de la mère, c'est-à-dire de ce que ce transitivity comporte de symbolique. Comment ? Lorsque la mère est située par le moi de l'enfant dans les limbes extérieures, le grand Autre reprend de cet extérieur tout le symbolique transmissible par le discours qu'elle va tenir à son enfant. C'est dans ce sens, pensons-nous, que Lacan parle du « trésor des signifiants » et aussi dans la

1. Cf. J. Lacan, *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53.

devenue radicalement autre – le trésautre. À ce bébé, il va falloir trois mois pour pouvoir répondre, c'est-à-dire pour pouvoir sourire.

Il ne s'agit donc pas ici de marquer une étape de trois mois, étape du sourire qui prendrait son départ d'une origine, mais bien de montrer que la compétence de l'enfant à accepter l'autre nécessite un délai. Qu'il n'est rien, ce délai, sans le crédit que lui fait sa mère, crédit qui l'élève au-delà de la position de la Chose. De sorte que c'est à chacun d'eux, la mère et l'enfant, qu'il faut supposer un grand Autre.

On saisit bien ici ce que l'absence de cette supposition va avoir pour conséquence dans le cas, par exemple, où la mère dit de son enfant : « Ça vomit, ça pleure, ça pisse. » D'ailleurs, à cette audition l'enfant en question est dans un mouvement de répulsion, de recul actif devant les avances de sa mère. Il se cabre, il s'oppose comme effrayé. On est loin, dans ce cas, de cette alternance des postures de la mère et de l'enfant, chacune anticipant l'autre qu'elle accompagne. La mère anticipe l'autre qu'elle accompagne de ses paroles. C'est cette altérité du grand Autre de la mère et du grand Autre de l'enfant qui nécessite le transitivity de la mère. Le fait qu'il s'identifie, dans ces conditions de transitivity maternel, ce qu'elle lui dit se traduit dès lors par une identification transitive à proprement parler qui, d'être accompagnée des signifiants fournis par la mère, lui permet de dépasser le rapport à elle purement imaginaire, de traverser la ligne *a-a'*¹ du mimétisme, de l'imitation.

Alors comment concevoir cette altérité ? C'est, pensons-nous, la première question que pose l'idée de grand Autre. Il faut que l'enfant puisse investir ce qui est en dehors de son moi, qui se trouve défendu par les pulsions de conservation, et il ne le peut qu'en investissant sa mère ; mais il est dans la nécessité de la placer elle aussi en dehors de son moi, parmi tout ce qui est extérieur au moi, opération qui n'est possible que dans la mesure où la mère n'en est pas détruite. De sorte que ce qui est extérieur au moi peut dans ces conditions être investi comme quelque chose en dehors de son moi et il semble qu'il ne puisse y parvenir que par la fonction de transitivity de la mère, c'est-à-dire de ce que ce transitivity comporte de symbolique. Comment ? Lorsque la mère est située par le moi de l'enfant dans les limbes extérieures, le grand Autre reprend de cet extérieur tout le symbolique transmissible par le discours qu'elle va tenir à son enfant. C'est dans ce sens, pensons-nous, que Lacan parle du « trésor des signifiants » et aussi dans la

1. Cf. J. Lacan, *Les Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 53.

mesure où le grand Autre se soutient de lui-même comme autre lieu, alibi, d'où l'altérité.

Dans ses *Écrits*, Lacan dit du grand Autre que c'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'a pas de lieu du tout. Aussi nous semble-t-il intéressant de nous reporter à l'étymologie pour savoir d'où vient le mot « autre ». Il vient de *alius* qui signifie « l'ail » ; l'origine de autre, c'est « ail », celui qu'on met dans les aliments ; l'ail est autre quant au goût. Ce que l'on observe lorsqu'on étudie l'origine de *alius*, c'est qu'il signifie l'autre mais toujours en parlant de plus de 2 : il faut qu'il y ait au moins deux pour qu'il y ait de l'autre. Il signifie aussi ce qui est différent, ainsi des formes adverbiales vont-elles signifier par exemple quelqu'un d'autre que moi, s'opposant à *suus* ou à *propius*. Du sens de ce qui est autre, on va passer à ce qui est autrui, puis à ce qui est l'étranger. Et de là à ce qui est hostile, c'est-à-dire à *hostis* qui est indicatif aussi bien de l'hôte, celui qui reçoit, que de l'ennemi juré.

De là *alius* va donner « éloigner, rendre étranger, aliéner et enfin *alter*, soit l'un des deux, l'autre en parlant cette fois de deux : l'un l'autre, le suivant, le second, le lendemain, un autre par opposition à un individu déterminé et qui indique par euphémisme qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait ; de là altérer, falsifier, corrompre et enfin commettre un adultère. *Alius* donne aussi l'alternatif : un sur deux ; l'altercation, la querelle, la dispute. De sorte qu'en latin, l'autre dont il est question n'est donc jamais seul, n'est jamais un autre qui serait un Tout autre. Ceux qui font de l'étymologie notent l'importance en latin de la lettre « L » dans *alius*. Pour dire l'autre, en grec et en germanique, c'est la lettre « N », le radical « N », qui en sont indicatifs.

Par ailleurs, il est intéressant de comparer *hallos* en grec à *hétéros* et à *eteos* : *eteos*, c'est ce qui est vrai, véritable, authentique, c'est la vérité, c'est ce qui est du réel à proprement parler ; et ça donne *eteon*, vraiment, *etumon*, le vrai, la véritable étymologie « trouver le vrai sens ». Donc le vrai, le juste, voire le beau, n'ont pas de lettre « R » en grec. Dans *heteros*, la lettre « R » introduit un doute, une alternative, un choix possible, un des deux, une dualité. On n'est plus dans le vrai, le véritable, l'authentique ni même au fond dans la réalité. Avec la négation, ce *heteros* va donner le neutre. En grec, c'est la vérité, le vrai, qui seul relèverait de l'autre.

mesure où le grand Autre se soutient de lui-même comme autre lieu, alibi, d'où l'altérité.

Dans ses *Écrits*, Lacan dit du grand Autre que c'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'a pas de lieu du tout. Aussi nous semble-t-il intéressant de nous reporter à l'étymologie pour savoir d'où vient le mot « autre ». Il vient de *alius* qui signifie « l'ail » ; l'origine de autre, c'est « ail », celui qu'on met dans les aliments ; l'ail est autre quant au goût. Ce que l'on observe lorsqu'on étudie l'origine de *alius*, c'est qu'il signifie l'autre mais toujours en parlant de plus de 2 : il faut qu'il y ait au moins deux pour qu'il y ait de l'autre. Il signifie aussi ce qui est différent, ainsi des formes adverbiales vont-elles signifier par exemple quelqu'un d'autre que moi, s'opposant à *suus* ou à *propius*. Du sens de ce qui est autre, on va passer à ce qui est autrui, puis à ce qui est l'étranger. Et de là à ce qui est hostile, c'est-à-dire à *hostis* qui est indicatif aussi bien de l'hôte, celui qui reçoit, que de l'ennemi juré.

De là *alius* va donner « éloigner, rendre étranger, aliéner et enfin *alter*, soit l'un des deux, l'autre en parlant cette fois de deux : l'un l'autre, le suivant, le second, le lendemain, un autre par opposition à un individu déterminé et qui indique par euphémisme qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait ; de là altérer, falsifier, corrompre et enfin commettre un adultère. *Alius* donne aussi l'alternatif : un sur deux ; l'altercation, la querelle, la dispute. De sorte qu'en latin, l'autre dont il est question n'est donc jamais seul, n'est jamais un autre qui serait un Tout autre. Ceux qui font de l'étymologie notent l'importance en latin de la lettre « L » dans *alius*. Pour dire l'autre, en grec et en germanique, c'est la lettre « N », le radical « N », qui en sont indicatifs.

Par ailleurs, il est intéressant de comparer *hallos* en grec à *hétéros* et à *eteos* : *eteos*, c'est ce qui est vrai, véritable, authentique, c'est la vérité, c'est ce qui est du réel à proprement parler ; et ça donne *eteon*, vraiment, *etumon*, le vrai, la véritable étymologie « trouver le vrai sens ». Donc le vrai, le juste, voire le beau, n'ont pas de lettre « R » en grec. Dans *heteros*, la lettre « R » introduit un doute, une alternative, un choix possible, un des deux, une dualité. On n'est plus dans le vrai, le véritable, l'authentique ni même au fond dans la réalité. Avec la négation, ce *heteros* va donner le neutre. En grec, c'est la vérité, le vrai, qui seul relèverait de l'autre.

mesure où le grand Autre se soutient de lui-même comme autre lieu, alibi, d'où l'altérité.

Dans ses *Écrits*, Lacan dit du grand Autre que c'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'a pas de lieu du tout. Aussi nous semble-t-il intéressant de nous reporter à l'étymologie pour savoir d'où vient le mot « autre ». Il vient de *alius* qui signifie « l'ail » ; l'origine de autre, c'est « ail », celui qu'on met dans les aliments ; l'ail est autre quant au goût. Ce que l'on observe lorsqu'on étudie l'origine de *alius*, c'est qu'il signifie l'autre mais toujours en parlant de plus de 2 : il faut qu'il y ait au moins deux pour qu'il y ait de l'autre. Il signifie aussi ce qui est différent, ainsi des formes adverbiales vont-elles signifier par exemple quelqu'un d'autre que moi, s'opposant à *suus* ou à *propius*. Du sens de ce qui est autre, on va passer à ce qui est autrui, puis à ce qui est l'étranger. Et de là à ce qui est hostile, c'est-à-dire à *hostis* qui est indicatif aussi bien de l'hôte, celui qui reçoit, que de l'ennemi juré.

De là *alius* va donner « éloigner, rendre étranger, aliéner et enfin *alter*, soit l'un des deux, l'autre en parlant cette fois de deux : l'un l'autre, le suivant, le second, le lendemain, un autre par opposition à un individu déterminé et qui indique par euphémisme qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait ; de là altérer, falsifier, corrompre et enfin commettre un adultère. *Alius* donne aussi l'alternatif : un sur deux ; l'altercation, la querelle, la dispute. De sorte qu'en latin, l'autre dont il est question n'est donc jamais seul, n'est jamais un autre qui serait un Tout autre. Ceux qui font de l'étymologie notent l'importance en latin de la lettre « L » dans *alius*. Pour dire l'autre, en grec et en germanique, c'est la lettre « N », le radical « N », qui en sont indicatifs.

Par ailleurs, il est intéressant de comparer *hallos* en grec à *hétéros* et à *eteos* : *eteos*, c'est ce qui est vrai, véritable, authentique, c'est la vérité, c'est ce qui est du réel à proprement parler ; et ça donne *eteon*, vraiment, *etumon*, le vrai, la véritable étymologie « trouver le vrai sens ». Donc le vrai, le juste, voire le beau, n'ont pas de lettre « R » en grec. Dans *heteros*, la lettre « R » introduit un doute, une alternative, un choix possible, un des deux, une dualité. On n'est plus dans le vrai, le véritable, l'authentique ni même au fond dans la réalité. Avec la négation, ce *heteros* va donner le neutre. En grec, c'est la vérité, le vrai, qui seul relèverait de l'autre.

mesure où le grand Autre se soutient de lui-même comme autre lieu, alibi, d'où l'altérité.

Dans ses *Écrits*, Lacan dit du grand Autre que c'est quelque chose qui n'existe pas, qui n'a pas de lieu du tout. Aussi nous semble-t-il intéressant de nous reporter à l'étymologie pour savoir d'où vient le mot « autre ». Il vient de *alius* qui signifie « l'ail » ; l'origine de autre, c'est « ail », celui qu'on met dans les aliments ; l'ail est autre quant au goût. Ce que l'on observe lorsqu'on étudie l'origine de *alius*, c'est qu'il signifie l'autre mais toujours en parlant de plus de 2 : il faut qu'il y ait au moins deux pour qu'il y ait de l'autre. Il signifie aussi ce qui est différent, ainsi des formes adverbiales vont-elles signifier par exemple quelqu'un d'autre que moi, s'opposant à *suus* ou à *propius*. Du sens de ce qui est autre, on va passer à ce qui est autrui, puis à ce qui est l'étranger. Et de là à ce qui est hostile, c'est-à-dire à *hostis* qui est indicatif aussi bien de l'hôte, celui qui reçoit, que de l'ennemi juré.

De là *alius* va donner « éloigner, rendre étranger, aliéner et enfin *alter*, soit l'un des deux, l'autre en parlant cette fois de deux : l'un l'autre, le suivant, le second, le lendemain, un autre par opposition à un individu déterminé et qui indique par euphémisme qu'une chose arrive autrement qu'elle ne devrait ; de là altérer, falsifier, corrompre et enfin commettre un adultère. *Alius* donne aussi l'alternatif : un sur deux ; l'altercation, la querelle, la dispute. De sorte qu'en latin, l'autre dont il est question n'est donc jamais seul, n'est jamais un autre qui serait un Tout autre. Ceux qui font de l'étymologie notent l'importance en latin de la lettre « L » dans *alius*. Pour dire l'autre, en grec et en germanique, c'est la lettre « N », le radical « N », qui en sont indicatifs.

Par ailleurs, il est intéressant de comparer *hallos* en grec à *hétéros* et à *eteos* : *eteos*, c'est ce qui est vrai, véritable, authentique, c'est la vérité, c'est ce qui est du réel à proprement parler ; et ça donne *eteon*, vraiment, *etumon*, le vrai, la véritable étymologie « trouver le vrai sens ». Donc le vrai, le juste, voire le beau, n'ont pas de lettre « R » en grec. Dans *heteros*, la lettre « R » introduit un doute, une alternative, un choix possible, un des deux, une dualité. On n'est plus dans le vrai, le véritable, l'authentique ni même au fond dans la réalité. Avec la négation, ce *heteros* va donner le neutre. En grec, c'est la vérité, le vrai, qui seul relèverait de l'autre.

Rappelons que, pour Freud, le mot autre se rapporte au jugement d'attribution, à tout ce qui est mis hors du moi, à tout ce qui lui est extérieur au point de lui être inexistant puisque indifférent ; ce qui laisse supposer, compte tenu de cette exigence du moi primordial, que les sujets traversent un temps où la langue des autres, la langue commune, est par eux rejetée hors du moi, affectée de la qualité négative, située comme totalement extérieure, autre au moi. Sans doute le sujet préfère-t-il ce qui relève du rapport privé de l'enfant avec sa mère, ce que Lacan nomme « lalangue ». On retrouve là quelque chose du narcissisme primaire, tout est autre au sujet, tout lui est d'abord extérieur et l'on sait que pour sortir de ce narcissisme, il faut que de la libido investisse positivement l'autre, que le sujet soit amoureux de ce qui lui est autre ou étranger au point que cet étranger devienne un autre moi.

Alors et alors seulement l'enfant a accès à ce qui lui est à la fois autre et familier, son reflet, dans le miroir. Cette image est symbolique, parce que symbolique de la première castration.

Avant cette castration, tout est autre au nouveau-né jusques et y compris sa mère qui est en place de la Chose. Tout lui est donc non-sens et de ce non-sens seul le discours de la mère au lieu du grand Autre peut faire émerger du sens, c'est-à-dire des messages. Il aime sa mère, il aime ce qui lui est autre, étranger, jusqu'à ce qu'il se rende compte devant un miroir que ce grand Autre n'était que sa propre image, que le message que lui apportait le discours ne le destinait qu'à faire du moi tout ce qui lui était autre ; « mais c'est moi ! », moi lui devenant du coup lui aussi tout à fait autre et familier.

C'est ainsi que la mère qui jusqu'alors tenait lieu de Chose, *das Ding*, se trouve être arrachée de son support. À ce moment que Freud rapporte à celui où le sein devient un objet, lorsque le corps de la mère dans sa totalité est repéré comme tel par l'enfant, le même élan fait chuter *Das Ding*, la Chose, et accéder l'enfant à son image spéculaire. C'est dans ce double mouvement que le transitivisme de la mère fait accéder par sa parole cette image au registre symbolique.

Si cette fonction maternelle transitiviste d'accès de l'image au symbolique est défaillante, ou que l'enfant ne puisse l'entendre, nous nous trouvons devant une conjonction selon nous hautement indicative de la détermination des états psychotiques ou autistiques :

– d'une part la mère, confondue avec *Das Ding*, reste fixée au lieu de la Chose ; dans son incapacité à transiter, il lui est impossible de faire advenir le signifiant mère en place de la Chose ;

Rappelons que, pour Freud, le mot autre se rapporte au jugement d'attribution, à tout ce qui est mis hors du moi, à tout ce qui lui est extérieur au point de lui être inexistant puisque indifférent ; ce qui laisse supposer, compte tenu de cette exigence du moi primordial, que les sujets traversent un temps où la langue des autres, la langue commune, est par eux rejetée hors du moi, affectée de la qualité négative, située comme totalement extérieure, autre au moi. Sans doute le sujet préfère-t-il ce qui relève du rapport privé de l'enfant avec sa mère, ce que Lacan nomme « lalangue ». On retrouve là quelque chose du narcissisme primaire, tout est autre au sujet, tout lui est d'abord extérieur et l'on sait que pour sortir de ce narcissisme, il faut que de la libido investisse positivement l'autre, que le sujet soit amoureux de ce qui lui est autre ou étranger au point que cet étranger devienne un autre moi.

Alors et alors seulement l'enfant a accès à ce qui lui est à la fois autre et familier, son reflet, dans le miroir. Cette image est symbolique, parce que symbolique de la première castration.

Avant cette castration, tout est autre au nouveau-né jusques et y compris sa mère qui est en place de la Chose. Tout lui est donc non-sens et de ce non-sens seul le discours de la mère au lieu du grand Autre peut faire émerger du sens, c'est-à-dire des messages. Il aime sa mère, il aime ce qui lui est autre, étranger, jusqu'à ce qu'il se rende compte devant un miroir que ce grand Autre n'était que sa propre image, que le message que lui apportait le discours ne le destinait qu'à faire du moi tout ce qui lui était autre ; « mais c'est moi ! », moi lui devenant du coup lui aussi tout à fait autre et familier.

C'est ainsi que la mère qui jusqu'alors tenait lieu de Chose, *das Ding*, se trouve être arrachée de son support. À ce moment que Freud rapporte à celui où le sein devient un objet, lorsque le corps de la mère dans sa totalité est repéré comme tel par l'enfant, le même élan fait chuter *Das Ding*, la Chose, et accéder l'enfant à son image spéculaire. C'est dans ce double mouvement que le transitivisme de la mère fait accéder par sa parole cette image au registre symbolique.

Si cette fonction maternelle transitiviste d'accès de l'image au symbolique est défaillante, ou que l'enfant ne puisse l'entendre, nous nous trouvons devant une conjonction selon nous hautement indicative de la détermination des états psychotiques ou autistiques :

– d'une part la mère, confondue avec *Das Ding*, reste fixée au lieu de la Chose ; dans son incapacité à transiter, il lui est impossible de faire advenir le signifiant mère en place de la Chose ;

Rappelons que, pour Freud, le mot autre se rapporte au jugement d'attribution, à tout ce qui est mis hors du moi, à tout ce qui lui est extérieur au point de lui être inexistant puisque indifférent ; ce qui laisse supposer, compte tenu de cette exigence du moi primordial, que les sujets traversent un temps où la langue des autres, la langue commune, est par eux rejetée hors du moi, affectée de la qualité négative, située comme totalement extérieure, autre au moi. Sans doute le sujet préfère-t-il ce qui relève du rapport privé de l'enfant avec sa mère, ce que Lacan nomme « lalangue ». On retrouve là quelque chose du narcissisme primaire, tout est autre au sujet, tout lui est d'abord extérieur et l'on sait que pour sortir de ce narcissisme, il faut que de la libido investisse positivement l'autre, que le sujet soit amoureux de ce qui lui est autre ou étranger au point que cet étranger devienne un autre moi.

Alors et alors seulement l'enfant a accès à ce qui lui est à la fois autre et familier, son reflet, dans le miroir. Cette image est symbolique, parce que symbolique de la première castration.

Avant cette castration, tout est autre au nouveau-né jusques et y compris sa mère qui est en place de la Chose. Tout lui est donc non-sens et de ce non-sens seul le discours de la mère au lieu du grand Autre peut faire émerger du sens, c'est-à-dire des messages. Il aime sa mère, il aime ce qui lui est autre, étranger, jusqu'à ce qu'il se rende compte devant un miroir que ce grand Autre n'était que sa propre image, que le message que lui apportait le discours ne le destinait qu'à faire du moi tout ce qui lui était autre ; « mais c'est moi ! », moi lui devenant du coup lui aussi tout à fait autre et familier.

C'est ainsi que la mère qui jusqu'alors tenait lieu de Chose, *das Ding*, se trouve être arrachée de son support. À ce moment que Freud rapporte à celui où le sein devient un objet, lorsque le corps de la mère dans sa totalité est repéré comme tel par l'enfant, le même élan fait chuter *Das Ding*, la Chose, et accéder l'enfant à son image spéculaire. C'est dans ce double mouvement que le transitivisme de la mère fait accéder par sa parole cette image au registre symbolique.

Si cette fonction maternelle transitiviste d'accès de l'image au symbolique est défaillante, ou que l'enfant ne puisse l'entendre, nous nous trouvons devant une conjonction selon nous hautement indicative de la détermination des états psychotiques ou autistiques :

– d'une part la mère, confondue avec *Das Ding*, reste fixée au lieu de la Chose ; dans son incapacité à transiter, il lui est impossible de faire advenir le signifiant mère en place de la Chose ;

Rappelons que, pour Freud, le mot autre se rapporte au jugement d'attribution, à tout ce qui est mis hors du moi, à tout ce qui lui est extérieur au point de lui être inexistant puisque indifférent ; ce qui laisse supposer, compte tenu de cette exigence du moi primordial, que les sujets traversent un temps où la langue des autres, la langue commune, est par eux rejetée hors du moi, affectée de la qualité négative, située comme totalement extérieure, autre au moi. Sans doute le sujet préfère-t-il ce qui relève du rapport privé de l'enfant avec sa mère, ce que Lacan nomme « lalangue ». On retrouve là quelque chose du narcissisme primaire, tout est autre au sujet, tout lui est d'abord extérieur et l'on sait que pour sortir de ce narcissisme, il faut que de la libido investisse positivement l'autre, que le sujet soit amoureux de ce qui lui est autre ou étranger au point que cet étranger devienne un autre moi.

Alors et alors seulement l'enfant a accès à ce qui lui est à la fois autre et familier, son reflet, dans le miroir. Cette image est symbolique, parce que symbolique de la première castration.

Avant cette castration, tout est autre au nouveau-né jusques et y compris sa mère qui est en place de la Chose. Tout lui est donc non-sens et de ce non-sens seul le discours de la mère au lieu du grand Autre peut faire émerger du sens, c'est-à-dire des messages. Il aime sa mère, il aime ce qui lui est autre, étranger, jusqu'à ce qu'il se rende compte devant un miroir que ce grand Autre n'était que sa propre image, que le message que lui apportait le discours ne le destinait qu'à faire du moi tout ce qui lui était autre ; « mais c'est moi ! », moi lui devenant du coup lui aussi tout à fait autre et familier.

C'est ainsi que la mère qui jusqu'alors tenait lieu de Chose, *das Ding*, se trouve être arrachée de son support. À ce moment que Freud rapporte à celui où le sein devient un objet, lorsque le corps de la mère dans sa totalité est repéré comme tel par l'enfant, le même élan fait chuter *Das Ding*, la Chose, et accéder l'enfant à son image spéculaire. C'est dans ce double mouvement que le transitivisme de la mère fait accéder par sa parole cette image au registre symbolique.

Si cette fonction maternelle transitiviste d'accès de l'image au symbolique est défaillante, ou que l'enfant ne puisse l'entendre, nous nous trouvons devant une conjonction selon nous hautement indicative de la détermination des états psychotiques ou autistiques :

– d'une part la mère, confondue avec *Das Ding*, reste fixée au lieu de la Chose ; dans son incapacité à transiter, il lui est impossible de faire advenir le signifiant mère en place de la Chose ;

– d'autre part, nous verrons que l'enfant est pris dans la deuxième phase du narcissisme, celle de la révélation de son amour pour sa propre image, qui le mène à la mort.

Ces deux mouvements confluent dans un destin mortel promis à l'enfant qui dès lors se sent mené à sa perte. Cette mort et cette perte ne sont pas nécessairement physiques, mais à coup sûr elles frappent le sujet dans le signifiant qui le représente.

Le rapport spéculaire au miroir de l'enfant fait aussi la première métaphore : l'image ne trouve pour lui de sens que dans du non-sens, à savoir un reflet. À ce non-sens, le discours du grand Autre de la mère essaie aussi de donner du sens, non pas nécessairement par une métaphore, mais par une métonymie, une explication, un mot : « Mais oui, c'est Paul que tu vois là. » Le grand Autre au sens strict est une métaphore, et ce qui procède du grand Autre ne vaut message que par une métaphore ; dans toute rencontre notamment avec le petit autre, le semblable, c'est le non-sens qui prime.

Cette question du sens et du non-sens est assez éclairante de ce qu'est la « dyade » : la dyade, c'est le non-sens, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun sens dans la dyade ; le sens arrive, pour ainsi dire, de l'hypothèse qu'il y a un grand Autre.

Ce que nous avons essayé de mettre en place pour commencer, c'est que ce grand Autre correspond à une hypothèse faite chez l'autre, au crédit qu'on peut lui faire, que ce soit la mère pour l'enfant ou l'enfant pour la mère. Mais ce grand Autre n'existe pas en tant qu'il serait à la fois chez l'enfant et chez la mère. Le grand Autre est ce lieu où se tient la mère, mais elle se tient aussi bien dans le lieu du grand Autre de l'enfant : mieux, elle s'y tient nécessairement. Le grand Autre est-il un lieu ? S'agit-il d'un lieu au sens géométrique, ou est-ce qu'on fait appel à un lieu déterminé de la mère qui serait là et pas ailleurs ? La question qui se pose est alors celle-ci : est-ce que la Chose a un lieu et est-ce que la mère de ne plus être une Chose va *déménager* dans le grand Autre ? Dans ce déménagement, il ne faut pas supposer qu'il y a un appartement dans lequel on aménage, mais plutôt quelque chose qui fait que le ménage entre la mère et l'enfant est dé-ménagé, est dé-fait, et que précisément, à partir de ce moment-là, cette démolition du ménage entraîne du même coup la supposition d'un grand Autre. À défaut de grand Autre, c'est toujours sur l'axe *a-a'* qu'on va se retrouver, c'est-à-dire dans un rapport strictement imaginaire. Traversée essentielle dans la cure : arriver à abandonner la prévalence donnée à cet axe *a-a'* imaginaire. Cela ne signifie pas que cet axe va dispa-

– d'autre part, nous verrons que l'enfant est pris dans la deuxième phase du narcissisme, celle de la révélation de son amour pour sa propre image, qui le mène à la mort.

Ces deux mouvements confluent dans un destin mortel promis à l'enfant qui dès lors se sent mené à sa perte. Cette mort et cette perte ne sont pas nécessairement physiques, mais à coup sûr elles frappent le sujet dans le signifiant qui le représente.

Le rapport spéculaire au miroir de l'enfant fait aussi la première métaphore : l'image ne trouve pour lui de sens que dans du non-sens, à savoir un reflet. À ce non-sens, le discours du grand Autre de la mère essaie aussi de donner du sens, non pas nécessairement par une métaphore, mais par une métonymie, une explication, un mot : « Mais oui, c'est Paul que tu vois là. » Le grand Autre au sens strict est une métaphore, et ce qui procède du grand Autre ne vaut message que par une métaphore ; dans toute rencontre notamment avec le petit autre, le semblable, c'est le non-sens qui prime.

Cette question du sens et du non-sens est assez éclairante de ce qu'est la « dyade » : la dyade, c'est le non-sens, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun sens dans la dyade ; le sens arrive, pour ainsi dire, de l'hypothèse qu'il y a un grand Autre.

Ce que nous avons essayé de mettre en place pour commencer, c'est que ce grand Autre correspond à une hypothèse faite chez l'autre, au crédit qu'on peut lui faire, que ce soit la mère pour l'enfant ou l'enfant pour la mère. Mais ce grand Autre n'existe pas en tant qu'il serait à la fois chez l'enfant et chez la mère. Le grand Autre est ce lieu où se tient la mère, mais elle se tient aussi bien dans le lieu du grand Autre de l'enfant : mieux, elle s'y tient nécessairement. Le grand Autre est-il un lieu ? S'agit-il d'un lieu au sens géométrique, ou est-ce qu'on fait appel à un lieu déterminé de la mère qui serait là et pas ailleurs ? La question qui se pose est alors celle-ci : est-ce que la Chose a un lieu et est-ce que la mère de ne plus être une Chose va *déménager* dans le grand Autre ? Dans ce déménagement, il ne faut pas supposer qu'il y a un appartement dans lequel on aménage, mais plutôt quelque chose qui fait que le ménage entre la mère et l'enfant est dé-ménagé, est dé-fait, et que précisément, à partir de ce moment-là, cette démolition du ménage entraîne du même coup la supposition d'un grand Autre. À défaut de grand Autre, c'est toujours sur l'axe *a-a'* qu'on va se retrouver, c'est-à-dire dans un rapport strictement imaginaire. Traversée essentielle dans la cure : arriver à abandonner la prévalence donnée à cet axe *a-a'* imaginaire. Cela ne signifie pas que cet axe va dispa-

– d'autre part, nous verrons que l'enfant est pris dans la deuxième phase du narcissisme, celle de la révélation de son amour pour sa propre image, qui le mène à la mort.

Ces deux mouvements confluent dans un destin mortel promis à l'enfant qui dès lors se sent mené à sa perte. Cette mort et cette perte ne sont pas nécessairement physiques, mais à coup sûr elles frappent le sujet dans le signifiant qui le représente.

Le rapport spéculaire au miroir de l'enfant fait aussi la première métaphore : l'image ne trouve pour lui de sens que dans du non-sens, à savoir un reflet. À ce non-sens, le discours du grand Autre de la mère essaie aussi de donner du sens, non pas nécessairement par une métaphore, mais par une métonymie, une explication, un mot : « Mais oui, c'est Paul que tu vois là. » Le grand Autre au sens strict est une métaphore, et ce qui procède du grand Autre ne vaut message que par une métaphore ; dans toute rencontre notamment avec le petit autre, le semblable, c'est le non-sens qui prime.

Cette question du sens et du non-sens est assez éclairante de ce qu'est la « dyade » : la dyade, c'est le non-sens, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun sens dans la dyade ; le sens arrive, pour ainsi dire, de l'hypothèse qu'il y a un grand Autre.

Ce que nous avons essayé de mettre en place pour commencer, c'est que ce grand Autre correspond à une hypothèse faite chez l'autre, au crédit qu'on peut lui faire, que ce soit la mère pour l'enfant ou l'enfant pour la mère. Mais ce grand Autre n'existe pas en tant qu'il serait à la fois chez l'enfant et chez la mère. Le grand Autre est ce lieu où se tient la mère, mais elle se tient aussi bien dans le lieu du grand Autre de l'enfant : mieux, elle s'y tient nécessairement. Le grand Autre est-il un lieu ? S'agit-il d'un lieu au sens géométrique, ou est-ce qu'on fait appel à un lieu déterminé de la mère qui serait là et pas ailleurs ? La question qui se pose est alors celle-ci : est-ce que la Chose a un lieu et est-ce que la mère de ne plus être une Chose va *déménager* dans le grand Autre ? Dans ce déménagement, il ne faut pas supposer qu'il y a un appartement dans lequel on aménage, mais plutôt quelque chose qui fait que le ménage entre la mère et l'enfant est dé-ménagé, est dé-fait, et que précisément, à partir de ce moment-là, cette démolition du ménage entraîne du même coup la supposition d'un grand Autre. À défaut de grand Autre, c'est toujours sur l'axe *a-a'* qu'on va se retrouver, c'est-à-dire dans un rapport strictement imaginaire. Traversée essentielle dans la cure : arriver à abandonner la prévalence donnée à cet axe *a-a'* imaginaire. Cela ne signifie pas que cet axe va dispa-

– d'autre part, nous verrons que l'enfant est pris dans la deuxième phase du narcissisme, celle de la révélation de son amour pour sa propre image, qui le mène à la mort.

Ces deux mouvements confluent dans un destin mortel promis à l'enfant qui dès lors se sent mené à sa perte. Cette mort et cette perte ne sont pas nécessairement physiques, mais à coup sûr elles frappent le sujet dans le signifiant qui le représente.

Le rapport spéculaire au miroir de l'enfant fait aussi la première métaphore : l'image ne trouve pour lui de sens que dans du non-sens, à savoir un reflet. À ce non-sens, le discours du grand Autre de la mère essaie aussi de donner du sens, non pas nécessairement par une métaphore, mais par une métonymie, une explication, un mot : « Mais oui, c'est Paul que tu vois là. » Le grand Autre au sens strict est une métaphore, et ce qui procède du grand Autre ne vaut message que par une métaphore ; dans toute rencontre notamment avec le petit autre, le semblable, c'est le non-sens qui prime.

Cette question du sens et du non-sens est assez éclairante de ce qu'est la « dyade » : la dyade, c'est le non-sens, c'est-à-dire qu'il n'y a aucun sens dans la dyade ; le sens arrive, pour ainsi dire, de l'hypothèse qu'il y a un grand Autre.

Ce que nous avons essayé de mettre en place pour commencer, c'est que ce grand Autre correspond à une hypothèse faite chez l'autre, au crédit qu'on peut lui faire, que ce soit la mère pour l'enfant ou l'enfant pour la mère. Mais ce grand Autre n'existe pas en tant qu'il serait à la fois chez l'enfant et chez la mère. Le grand Autre est ce lieu où se tient la mère, mais elle se tient aussi bien dans le lieu du grand Autre de l'enfant : mieux, elle s'y tient nécessairement. Le grand Autre est-il un lieu ? S'agit-il d'un lieu au sens géométrique, ou est-ce qu'on fait appel à un lieu déterminé de la mère qui serait là et pas ailleurs ? La question qui se pose est alors celle-ci : est-ce que la Chose a un lieu et est-ce que la mère de ne plus être une Chose va *déménager* dans le grand Autre ? Dans ce déménagement, il ne faut pas supposer qu'il y a un appartement dans lequel on aménage, mais plutôt quelque chose qui fait que le ménage entre la mère et l'enfant est dé-ménagé, est dé-fait, et que précisément, à partir de ce moment-là, cette démolition du ménage entraîne du même coup la supposition d'un grand Autre. À défaut de grand Autre, c'est toujours sur l'axe *a-a'* qu'on va se retrouver, c'est-à-dire dans un rapport strictement imaginaire. Traversée essentielle dans la cure : arriver à abandonner la prévalence donnée à cet axe *a-a'* imaginaire. Cela ne signifie pas que cet axe va dispa-

raître, mais que ce n'est plus lui qui est essentiel ; dans le rapport de la mère à l'enfant, cet axe est très important d'emblée, et il convient que la mère le soutienne avec l'enfant à l'égard de ce lieu tiers introuvable qu'est le grand Autre. Comme nous l'avons précisé au sujet de l'étymologie de *alius*, la question du réel de la lettre se pose ici. À une lettre près, il y a de l'autre ou il n'y en a pas. Et c'est ce qui nous intéresse. C'est dire que le grand Autre dans une cure se fait entendre seulement s'il y a telle ou telle lettre dans le discours, et elle est à repérer. À ce sujet, si c'est à la lettre que se présente une distorsion essentielle, celle du doute par exemple, qu'en penser ? Le doute en effet ne peut pas supposer *deux* car si le choix suppose ce *deux*, le doute implique, lui, qu'il vient *en plus* des deux (la cure de la névrose obsessionnelle le vérifie sans cesse : comme quoi les cures que l'on mène avec les enfants ne se distinguent pas de celles des adultes !). Venant *en plus* du deux, il oblige à compter jusqu'à trois. En voici un exemple clinique : À 14 ans, cet adolescent a reçu des commandements de lui-même concernant les pensées mauvaises qu'il nourrissait à l'égard de ses proches. Il a décidé logiquement de faire disparaître tout ce qui était contraire au Bien, de sorte que tous les verbes sont devenus des impératifs en perdant leur Je. Cette logique implacable est devenue un carcan étroit ; et il y a quelques semaines, il a écrit sur une feuille, après une séance, les lois qu'il s'applique, « avec la conséquence inéluctable qu'elles ne sont pas complètement applicables, donc discutables, donc permettant un doute, donc qu'elles ne sont pas des lois vraies ». Ce qui lui a permis d'opposer une autre logique à sa logique. La survenue que nous indiquons plus haut du changement entre la lettre « L » et la lettre « R » pour introduire le doute est un bon exemple pour montrer que le grand Autre n'existe pas. Il n'existe, d'une certaine manière, que sous la forme de déterminants logiques, déterminants logiques du doute. Dans le même ordre d'idée, quand les Grecs introduisent la négation, l'*hétéros*, ce n'est pas que le doute en soit aboli, c'est le neutre qui apparaît : la négation du doute, c'est le neutre. D'ailleurs, neutraliser évoque bien l'effacement, la négation. Ce qui aboutit encore au chiffre *trois* !

En somme ce compter trois est le lieu topologique où le grand Autre ne peut pas ne pas intervenir. Par exemple quand Freud parle des frontières au sujet de la phobie : la place forte, le poste avancé qui est tenu par des défenseurs et que viennent envahir les ennemis, parce que là il y a l'autre et l'*hostis*, on voit bien que c'est à double sens, car ce poste frontière ou bien est occupé par des troupes amies ou bien par des troupes ennemies. Il y a la frontière avec un signal d'alarme,

raître, mais que ce n'est plus lui qui est essentiel ; dans le rapport de la mère à l'enfant, cet axe est très important d'emblée, et il convient que la mère le soutienne avec l'enfant à l'égard de ce lieu tiers introuvable qu'est le grand Autre. Comme nous l'avons précisé au sujet de l'étymologie de *alius*, la question du réel de la lettre se pose ici. À une lettre près, il y a de l'autre ou il n'y en a pas. Et c'est ce qui nous intéresse. C'est dire que le grand Autre dans une cure se fait entendre seulement s'il y a telle ou telle lettre dans le discours, et elle est à repérer. À ce sujet, si c'est à la lettre que se présente une distorsion essentielle, celle du doute par exemple, qu'en penser ? Le doute en effet ne peut pas supposer *deux* car si le choix suppose ce *deux*, le doute implique, lui, qu'il vient *en plus* des deux (la cure de la névrose obsessionnelle le vérifie sans cesse : comme quoi les cures que l'on mène avec les enfants ne se distinguent pas de celles des adultes !). Venant *en plus* du deux, il oblige à compter jusqu'à trois. En voici un exemple clinique : À 14 ans, cet adolescent a reçu des commandements de lui-même concernant les pensées mauvaises qu'il nourrissait à l'égard de ses proches. Il a décidé logiquement de faire disparaître tout ce qui était contraire au Bien, de sorte que tous les verbes sont devenus des impératifs en perdant leur Je. Cette logique implacable est devenue un carcan étroit ; et il y a quelques semaines, il a écrit sur une feuille, après une séance, les lois qu'il s'applique, « avec la conséquence inéluctable qu'elles ne sont pas complètement applicables, donc discutables, donc permettant un doute, donc qu'elles ne sont pas des lois vraies ». Ce qui lui a permis d'opposer une autre logique à sa logique. La survenue que nous indiquons plus haut du changement entre la lettre « L » et la lettre « R » pour introduire le doute est un bon exemple pour montrer que le grand Autre n'existe pas. Il n'existe, d'une certaine manière, que sous la forme de déterminants logiques, déterminants logiques du doute. Dans le même ordre d'idée, quand les Grecs introduisent la négation, l'*hétéros*, ce n'est pas que le doute en soit aboli, c'est le neutre qui apparaît : la négation du doute, c'est le neutre. D'ailleurs, neutraliser évoque bien l'effacement, la négation. Ce qui aboutit encore au chiffre *trois* !

En somme ce compter trois est le lieu topologique où le grand Autre ne peut pas ne pas intervenir. Par exemple quand Freud parle des frontières au sujet de la phobie : la place forte, le poste avancé qui est tenu par des défenseurs et que viennent envahir les ennemis, parce que là il y a l'autre et l'*hostis*, on voit bien que c'est à double sens, car ce poste frontière ou bien est occupé par des troupes amies ou bien par des troupes ennemies. Il y a la frontière avec un signal d'alarme,

raître, mais que ce n'est plus lui qui est essentiel ; dans le rapport de la mère à l'enfant, cet axe est très important d'emblée, et il convient que la mère le soutienne avec l'enfant à l'égard de ce lieu tiers introuvable qu'est le grand Autre. Comme nous l'avons précisé au sujet de l'étymologie de *alius*, la question du réel de la lettre se pose ici. À une lettre près, il y a de l'autre ou il n'y en a pas. Et c'est ce qui nous intéresse. C'est dire que le grand Autre dans une cure se fait entendre seulement s'il y a telle ou telle lettre dans le discours, et elle est à repérer. À ce sujet, si c'est à la lettre que se présente une distorsion essentielle, celle du doute par exemple, qu'en penser ? Le doute en effet ne peut pas supposer *deux* car si le choix suppose ce *deux*, le doute implique, lui, qu'il vient *en plus* des deux (la cure de la névrose obsessionnelle le vérifie sans cesse : comme quoi les cures que l'on mène avec les enfants ne se distinguent pas de celles des adultes !). Venant *en plus* du deux, il oblige à compter jusqu'à trois. En voici un exemple clinique : À 14 ans, cet adolescent a reçu des commandements de lui-même concernant les pensées mauvaises qu'il nourrissait à l'égard de ses proches. Il a décidé logiquement de faire disparaître tout ce qui était contraire au Bien, de sorte que tous les verbes sont devenus des impératifs en perdant leur Je. Cette logique implacable est devenue un carcan étroit ; et il y a quelques semaines, il a écrit sur une feuille, après une séance, les lois qu'il s'applique, « avec la conséquence inéluctable qu'elles ne sont pas complètement applicables, donc discutables, donc permettant un doute, donc qu'elles ne sont pas des lois vraies ». Ce qui lui a permis d'opposer une autre logique à sa logique. La survenue que nous indiquons plus haut du changement entre la lettre « L » et la lettre « R » pour introduire le doute est un bon exemple pour montrer que le grand Autre n'existe pas. Il n'existe, d'une certaine manière, que sous la forme de déterminants logiques, déterminants logiques du doute. Dans le même ordre d'idée, quand les Grecs introduisent la négation, l'*hétéros*, ce n'est pas que le doute en soit aboli, c'est le neutre qui apparaît : la négation du doute, c'est le neutre. D'ailleurs, neutraliser évoque bien l'effacement, la négation. Ce qui aboutit encore au chiffre *trois* !

En somme ce compter trois est le lieu topologique où le grand Autre ne peut pas ne pas intervenir. Par exemple quand Freud parle des frontières au sujet de la phobie : la place forte, le poste avancé qui est tenu par des défenseurs et que viennent envahir les ennemis, parce que là il y a l'autre et l'*hostis*, on voit bien que c'est à double sens, car ce poste frontière ou bien est occupé par des troupes amies ou bien par des troupes ennemies. Il y a la frontière avec un signal d'alarme,

raître, mais que ce n'est plus lui qui est essentiel ; dans le rapport de la mère à l'enfant, cet axe est très important d'emblée, et il convient que la mère le soutienne avec l'enfant à l'égard de ce lieu tiers introuvable qu'est le grand Autre. Comme nous l'avons précisé au sujet de l'étymologie de *alius*, la question du réel de la lettre se pose ici. À une lettre près, il y a de l'autre ou il n'y en a pas. Et c'est ce qui nous intéresse. C'est dire que le grand Autre dans une cure se fait entendre seulement s'il y a telle ou telle lettre dans le discours, et elle est à repérer. À ce sujet, si c'est à la lettre que se présente une distorsion essentielle, celle du doute par exemple, qu'en penser ? Le doute en effet ne peut pas supposer *deux* car si le choix suppose ce *deux*, le doute implique, lui, qu'il vient *en plus* des deux (la cure de la névrose obsessionnelle le vérifie sans cesse : comme quoi les cures que l'on mène avec les enfants ne se distinguent pas de celles des adultes !). Venant *en plus* du deux, il oblige à compter jusqu'à trois. En voici un exemple clinique : À 14 ans, cet adolescent a reçu des commandements de lui-même concernant les pensées mauvaises qu'il nourrissait à l'égard de ses proches. Il a décidé logiquement de faire disparaître tout ce qui était contraire au Bien, de sorte que tous les verbes sont devenus des impératifs en perdant leur Je. Cette logique implacable est devenue un carcan étroit ; et il y a quelques semaines, il a écrit sur une feuille, après une séance, les lois qu'il s'applique, « avec la conséquence inéluctable qu'elles ne sont pas complètement applicables, donc discutables, donc permettant un doute, donc qu'elles ne sont pas des lois vraies ». Ce qui lui a permis d'opposer une autre logique à sa logique. La survenue que nous indiquons plus haut du changement entre la lettre « L » et la lettre « R » pour introduire le doute est un bon exemple pour montrer que le grand Autre n'existe pas. Il n'existe, d'une certaine manière, que sous la forme de déterminants logiques, déterminants logiques du doute. Dans le même ordre d'idée, quand les Grecs introduisent la négation, l'*hétéros*, ce n'est pas que le doute en soit aboli, c'est le neutre qui apparaît : la négation du doute, c'est le neutre. D'ailleurs, neutraliser évoque bien l'effacement, la négation. Ce qui aboutit encore au chiffre *trois* !

En somme ce compter trois est le lieu topologique où le grand Autre ne peut pas ne pas intervenir. Par exemple quand Freud parle des frontières au sujet de la phobie : la place forte, le poste avancé qui est tenu par des défenseurs et que viennent envahir les ennemis, parce que là il y a l'autre et l'*hostis*, on voit bien que c'est à double sens, car ce poste frontière ou bien est occupé par des troupes amies ou bien par des troupes ennemies. Il y a la frontière avec un signal d'alarme,

mais là il n'y a pas de grand Autre ; c'est en ce sens que dans la psychanalyse, le concept de Grand Autre est une révolution considérable.

Dans *L'Acte psychanalytique*, séminaire de 1967-1968, Lacan soutient qu'il existe un inconscient sans sujet, c'est-à-dire composé uniquement de signifiants qui ont entre eux une certaine relation, mais il le soutient de telle sorte qu'il dit bien qu'à défaut de penser un tel inconscient c'est le refoulement qui ne peut plus se penser. Donc, dès lors que ce concept de refoulement est retenu, il faut bien penser un Inconscient sans sujet et constitué seulement de signifiants. C'est d'ailleurs là aussi qu'il évoque la disparité subjective puisque c'est la question du transfert, cette disparité, et c'est aussi la question de l'inconscient tel que Lacan le pense, cet inconscient qui n'existe pas par lui-même et qui n'existe que parce qu'au moins deux sujets dans leur disparité vont avoir entre eux un certain échange discursif².

C'est dans ce sens qu'il dit qu'il n'y a pas d'autre définition possible de la fonction de l'inconscient « pour autant que l'inconscient freudien n'est pas ce lieu obscur, ce primitif, cet archaïque auquel nous sommes habitués ». L'inconscient en effet suppose deux sujets et l'inconscient est toujours d'un tout autre registre dans le mouvement instauré comme faire, instauré par cet acte, mouvement pris dans l'acte de la psychanalyse qui est précisément, cet acte, de supporter le transfert. C'est dans la mesure où cet acte psychanalytique supporte le transfert, est de nature à le supporter, que précisément l'inconscient survient. Parce que, en effet, pour qu'il y ait du refoulé, il faut qu'il n'y ait pas de sujet, ce qui prouve bien qu'il y a d'emblée deux sujets et deux grands Autres, et qu'il ne peut pas y avoir un sujet et un grand Autre comme, par exemple, la mère et son inconscient. Ceci va à l'encontre des théories développementales selon lesquelles il y aurait d'abord une mère et son seul grand Autre, puis progressivement viendraient s'installer un grand Autre et un sujet chez l'enfant, tout comme il y aurait une origine mythique ou une genèse de la parole : le néologisme « parlêtre » créé par Lacan, « ruine la question mythique de l'origine de la parole, ou de sa genèse », souligne S. Leclair³. Cette conception qui est celle d'une théorie développementale de la relation d'objet aboutirait, après une indistinction sujet-objet, à

2. Christiane Lacôte a fort bien dégagé l'enseignement que l'on peut tirer de ce séminaire dans son ouvrage *L'Inconscient*, Domino, Paris, Flammarion, 1998.

3. Confrontation III, Paris, Aubier, 1980.

mais là il n'y a pas de grand Autre ; c'est en ce sens que dans la psychanalyse, le concept de Grand Autre est une révolution considérable.

Dans *L'Acte psychanalytique*, séminaire de 1967-1968, Lacan soutient qu'il existe un inconscient sans sujet, c'est-à-dire composé uniquement de signifiants qui ont entre eux une certaine relation, mais il le soutient de telle sorte qu'il dit bien qu'à défaut de penser un tel inconscient c'est le refoulement qui ne peut plus se penser. Donc, dès lors que ce concept de refoulement est retenu, il faut bien penser un Inconscient sans sujet et constitué seulement de signifiants. C'est d'ailleurs là aussi qu'il évoque la disparité subjective puisque c'est la question du transfert, cette disparité, et c'est aussi la question de l'inconscient tel que Lacan le pense, cet inconscient qui n'existe pas par lui-même et qui n'existe que parce qu'au moins deux sujets dans leur disparité vont avoir entre eux un certain échange discursif².

C'est dans ce sens qu'il dit qu'il n'y a pas d'autre définition possible de la fonction de l'inconscient « pour autant que l'inconscient freudien n'est pas ce lieu obscur, ce primitif, cet archaïque auquel nous sommes habitués ». L'inconscient en effet suppose deux sujets et l'inconscient est toujours d'un tout autre registre dans le mouvement instauré comme faire, instauré par cet acte, mouvement pris dans l'acte de la psychanalyse qui est précisément, cet acte, de supporter le transfert. C'est dans la mesure où cet acte psychanalytique supporte le transfert, est de nature à le supporter, que précisément l'inconscient survient. Parce que, en effet, pour qu'il y ait du refoulé, il faut qu'il n'y ait pas de sujet, ce qui prouve bien qu'il y a d'emblée deux sujets et deux grands Autres, et qu'il ne peut pas y avoir un sujet et un grand Autre comme, par exemple, la mère et son inconscient. Ceci va à l'encontre des théories développementales selon lesquelles il y aurait d'abord une mère et son seul grand Autre, puis progressivement viendraient s'installer un grand Autre et un sujet chez l'enfant, tout comme il y aurait une origine mythique ou une genèse de la parole : le néologisme « parlêtre » créé par Lacan, « ruine la question mythique de l'origine de la parole, ou de sa genèse », souligne S. Leclair³. Cette conception qui est celle d'une théorie développementale de la relation d'objet aboutirait, après une indistinction sujet-objet, à

2. Christiane Lacôte a fort bien dégagé l'enseignement que l'on peut tirer de ce séminaire dans son ouvrage *L'Inconscient*, Domino, Paris, Flammarion, 1998.

3. Confrontation III, Paris, Aubier, 1980.

mais là il n'y a pas de grand Autre ; c'est en ce sens que dans la psychanalyse, le concept de Grand Autre est une révolution considérable.

Dans *L'Acte psychanalytique*, séminaire de 1967-1968, Lacan soutient qu'il existe un inconscient sans sujet, c'est-à-dire composé uniquement de signifiants qui ont entre eux une certaine relation, mais il le soutient de telle sorte qu'il dit bien qu'à défaut de penser un tel inconscient c'est le refoulement qui ne peut plus se penser. Donc, dès lors que ce concept de refoulement est retenu, il faut bien penser un Inconscient sans sujet et constitué seulement de signifiants. C'est d'ailleurs là aussi qu'il évoque la disparité subjective puisque c'est la question du transfert, cette disparité, et c'est aussi la question de l'inconscient tel que Lacan le pense, cet inconscient qui n'existe pas par lui-même et qui n'existe que parce qu'au moins deux sujets dans leur disparité vont avoir entre eux un certain échange discursif².

C'est dans ce sens qu'il dit qu'il n'y a pas d'autre définition possible de la fonction de l'inconscient « pour autant que l'inconscient freudien n'est pas ce lieu obscur, ce primitif, cet archaïque auquel nous sommes habitués ». L'inconscient en effet suppose deux sujets et l'inconscient est toujours d'un tout autre registre dans le mouvement instauré comme faire, instauré par cet acte, mouvement pris dans l'acte de la psychanalyse qui est précisément, cet acte, de supporter le transfert. C'est dans la mesure où cet acte psychanalytique supporte le transfert, est de nature à le supporter, que précisément l'inconscient survient. Parce que, en effet, pour qu'il y ait du refoulé, il faut qu'il n'y ait pas de sujet, ce qui prouve bien qu'il y a d'emblée deux sujets et deux grands Autres, et qu'il ne peut pas y avoir un sujet et un grand Autre comme, par exemple, la mère et son inconscient. Ceci va à l'encontre des théories développementales selon lesquelles il y aurait d'abord une mère et son seul grand Autre, puis progressivement viendraient s'installer un grand Autre et un sujet chez l'enfant, tout comme il y aurait une origine mythique ou une genèse de la parole : le néologisme « parlêtre » créé par Lacan, « ruine la question mythique de l'origine de la parole, ou de sa genèse », souligne S. Leclair³. Cette conception qui est celle d'une théorie développementale de la relation d'objet aboutirait, après une indistinction sujet-objet, à

2. Christiane Lacôte a fort bien dégagé l'enseignement que l'on peut tirer de ce séminaire dans son ouvrage *L'Inconscient*, Domino, Paris, Flammarion, 1998.

3. Confrontation III, Paris, Aubier, 1980.

mais là il n'y a pas de grand Autre ; c'est en ce sens que dans la psychanalyse, le concept de Grand Autre est une révolution considérable.

Dans *L'Acte psychanalytique*, séminaire de 1967-1968, Lacan soutient qu'il existe un inconscient sans sujet, c'est-à-dire composé uniquement de signifiants qui ont entre eux une certaine relation, mais il le soutient de telle sorte qu'il dit bien qu'à défaut de penser un tel inconscient c'est le refoulement qui ne peut plus se penser. Donc, dès lors que ce concept de refoulement est retenu, il faut bien penser un Inconscient sans sujet et constitué seulement de signifiants. C'est d'ailleurs là aussi qu'il évoque la disparité subjective puisque c'est la question du transfert, cette disparité, et c'est aussi la question de l'inconscient tel que Lacan le pense, cet inconscient qui n'existe pas par lui-même et qui n'existe que parce qu'au moins deux sujets dans leur disparité vont avoir entre eux un certain échange discursif².

C'est dans ce sens qu'il dit qu'il n'y a pas d'autre définition possible de la fonction de l'inconscient « pour autant que l'inconscient freudien n'est pas ce lieu obscur, ce primitif, cet archaïque auquel nous sommes habitués ». L'inconscient en effet suppose deux sujets et l'inconscient est toujours d'un tout autre registre dans le mouvement instauré comme faire, instauré par cet acte, mouvement pris dans l'acte de la psychanalyse qui est précisément, cet acte, de supporter le transfert. C'est dans la mesure où cet acte psychanalytique supporte le transfert, est de nature à le supporter, que précisément l'inconscient survient. Parce que, en effet, pour qu'il y ait du refoulé, il faut qu'il n'y ait pas de sujet, ce qui prouve bien qu'il y a d'emblée deux sujets et deux grands Autres, et qu'il ne peut pas y avoir un sujet et un grand Autre comme, par exemple, la mère et son inconscient. Ceci va à l'encontre des théories développementales selon lesquelles il y aurait d'abord une mère et son seul grand Autre, puis progressivement viendraient s'installer un grand Autre et un sujet chez l'enfant, tout comme il y aurait une origine mythique ou une genèse de la parole : le néologisme « parlêtre » créé par Lacan, « ruine la question mythique de l'origine de la parole, ou de sa genèse », souligne S. Leclair³. Cette conception qui est celle d'une théorie développementale de la relation d'objet aboutirait, après une indistinction sujet-objet, à

2. Christiane Lacôte a fort bien dégagé l'enseignement que l'on peut tirer de ce séminaire dans son ouvrage *L'Inconscient*, Domino, Paris, Flammarion, 1998.

3. Confrontation III, Paris, Aubier, 1980.

« l'individuation » d'un sujet, c'est-à-dire, dans ce cas, d'un Moi en rapport à l'objet. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences dans la cure.

Ainsi le fait qu'il y ait d'emblée deux sujets et deux grands Autres entre la mère et l'enfant pose la problématique de l'origine de la psychose comme de l'autisme. Et pour nous, ne pas tenir compte de cette simultanéité nécessaire est à l'origine de l'impasse théorique qui vient faire embarras dans la métapsychologie de la psychose et de l'autisme dans une perspective développementale. L'appel incessant à l'imaginaire dans l'espoir que c'est de lui, c'est-à-dire de la pulsion, que viendrait s'instaurer le grand Autre de l'enfant, nous paraît voué à une impasse. Dès lors que l'on insiste sur l'imaginaire en jeu dans ce processus, on comprend l'infirmité qui en découle concernant le symbolique à exercer une prise sur le réel. Si l'on réduit le « stade du miroir » aux schémas optiques de Bouasse et au représentatif, on laisse de côté ce que dit Lacan dans le titre de son article, à savoir à l'occasion de ce stade l'émergence du « Je ». Ces schémas ne peuvent rendre compte de ce qu'il en est des fonctions de l'objet petit *a*, fonctions qui ne découlent que des effets du symbolique. Au contraire, d'envisager deux sujets et deux grands Autres rend nécessaire le recours au symbolique. Il en résulte une disparité subjective, une dysharmonie, une béance. Pour qu'il y ait disparité des sujets, il faut qu'il y ait disparité des grands Autres. Le sujet représenté par un signifiant élu par l'enfant dans le grand Autre de sa mère auprès d'un autre signifiant qu'elle distingue dans le grand Autre de l'enfant montre précisément cette nécessité-là.

Ici se pose un problème qu'il nous faut aborder pour tenter de le résoudre, c'est celui qui gît dans la différence que fait Lacan entre le grand Autre et l'inconscient. Cette différence, repérable dans le Séminaire XI et dans *L'Acte psychanalytique* est une question qu'il aborde à plusieurs reprises. Car il y a bel et bien un inconscient sans sujet, c'est-à-dire un ensemble de signifiants qui n'ont entre eux qu'un rapport de pure signification logique : la chaîne signifiante. Cet inconscient, il faut le penser comme tel, faute de quoi c'est l'idée même du refoulement qui ne peut plus se soutenir. D'autre part Lacan indique qu'il existe un grand Autre lui aussi constitué de signifiants mais ceux-ci ne se peuvent penser, dans leur articulation logique, indépendamment du sujet. Il est essentiel de bien marquer qu'il y a des signifiants sans sujet, mais à partir du moment où le refoulement existe, on ne peut pas les concevoir

« l'individuation » d'un sujet, c'est-à-dire, dans ce cas, d'un Moi en rapport à l'objet. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences dans la cure.

Ainsi le fait qu'il y ait d'emblée deux sujets et deux grands Autres entre la mère et l'enfant pose la problématique de l'origine de la psychose comme de l'autisme. Et pour nous, ne pas tenir compte de cette simultanéité nécessaire est à l'origine de l'impasse théorique qui vient faire embarras dans la métapsychologie de la psychose et de l'autisme dans une perspective développementale. L'appel incessant à l'imaginaire dans l'espoir que c'est de lui, c'est-à-dire de la pulsion, que viendrait s'instaurer le grand Autre de l'enfant, nous paraît voué à une impasse. Dès lors que l'on insiste sur l'imaginaire en jeu dans ce processus, on comprend l'infirmité qui en découle concernant le symbolique à exercer une prise sur le réel. Si l'on réduit le « stade du miroir » aux schémas optiques de Bouasse et au représentatif, on laisse de côté ce que dit Lacan dans le titre de son article, à savoir à l'occasion de ce stade l'émergence du « Je ». Ces schémas ne peuvent rendre compte de ce qu'il en est des fonctions de l'objet petit *a*, fonctions qui ne découlent que des effets du symbolique. Au contraire, d'envisager deux sujets et deux grands Autres rend nécessaire le recours au symbolique. Il en résulte une disparité subjective, une dysharmonie, une béance. Pour qu'il y ait disparité des sujets, il faut qu'il y ait disparité des grands Autres. Le sujet représenté par un signifiant élu par l'enfant dans le grand Autre de sa mère auprès d'un autre signifiant qu'elle distingue dans le grand Autre de l'enfant montre précisément cette nécessité-là.

Ici se pose un problème qu'il nous faut aborder pour tenter de le résoudre, c'est celui qui gît dans la différence que fait Lacan entre le grand Autre et l'inconscient. Cette différence, repérable dans le Séminaire XI et dans *L'Acte psychanalytique* est une question qu'il aborde à plusieurs reprises. Car il y a bel et bien un inconscient sans sujet, c'est-à-dire un ensemble de signifiants qui n'ont entre eux qu'un rapport de pure signification logique : la chaîne signifiante. Cet inconscient, il faut le penser comme tel, faute de quoi c'est l'idée même du refoulement qui ne peut plus se soutenir. D'autre part Lacan indique qu'il existe un grand Autre lui aussi constitué de signifiants mais ceux-ci ne se peuvent penser, dans leur articulation logique, indépendamment du sujet. Il est essentiel de bien marquer qu'il y a des signifiants sans sujet, mais à partir du moment où le refoulement existe, on ne peut pas les concevoir

« l'individuation » d'un sujet, c'est-à-dire, dans ce cas, d'un Moi en rapport à l'objet. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences dans la cure.

Ainsi le fait qu'il y ait d'emblée deux sujets et deux grands Autres entre la mère et l'enfant pose la problématique de l'origine de la psychose comme de l'autisme. Et pour nous, ne pas tenir compte de cette simultanéité nécessaire est à l'origine de l'impasse théorique qui vient faire embarras dans la métapsychologie de la psychose et de l'autisme dans une perspective développementale. L'appel incessant à l'imaginaire dans l'espoir que c'est de lui, c'est-à-dire de la pulsion, que viendrait s'instaurer le grand Autre de l'enfant, nous paraît voué à une impasse. Dès lors que l'on insiste sur l'imaginaire en jeu dans ce processus, on comprend l'infirmité qui en découle concernant le symbolique à exercer une prise sur le réel. Si l'on réduit le « stade du miroir » aux schémas optiques de Bouasse et au représentatif, on laisse de côté ce que dit Lacan dans le titre de son article, à savoir à l'occasion de ce stade l'émergence du « Je ». Ces schémas ne peuvent rendre compte de ce qu'il en est des fonctions de l'objet petit *a*, fonctions qui ne découlent que des effets du symbolique. Au contraire, d'envisager deux sujets et deux grands Autres rend nécessaire le recours au symbolique. Il en résulte une disparité subjective, une dysharmonie, une béance. Pour qu'il y ait disparité des sujets, il faut qu'il y ait disparité des grands Autres. Le sujet représenté par un signifiant élu par l'enfant dans le grand Autre de sa mère auprès d'un autre signifiant qu'elle distingue dans le grand Autre de l'enfant montre précisément cette nécessité-là.

Ici se pose un problème qu'il nous faut aborder pour tenter de le résoudre, c'est celui qui gît dans la différence que fait Lacan entre le grand Autre et l'inconscient. Cette différence, repérable dans le Séminaire XI et dans *L'Acte psychanalytique* est une question qu'il aborde à plusieurs reprises. Car il y a bel et bien un inconscient sans sujet, c'est-à-dire un ensemble de signifiants qui n'ont entre eux qu'un rapport de pure signification logique : la chaîne signifiante. Cet inconscient, il faut le penser comme tel, faute de quoi c'est l'idée même du refoulement qui ne peut plus se soutenir. D'autre part Lacan indique qu'il existe un grand Autre lui aussi constitué de signifiants mais ceux-ci ne se peuvent penser, dans leur articulation logique, indépendamment du sujet. Il est essentiel de bien marquer qu'il y a des signifiants sans sujet, mais à partir du moment où le refoulement existe, on ne peut pas les concevoir

« l'individuation » d'un sujet, c'est-à-dire, dans ce cas, d'un Moi en rapport à l'objet. Ce qui n'est pas sans avoir des conséquences dans la cure.

Ainsi le fait qu'il y ait d'emblée deux sujets et deux grands Autres entre la mère et l'enfant pose la problématique de l'origine de la psychose comme de l'autisme. Et pour nous, ne pas tenir compte de cette simultanéité nécessaire est à l'origine de l'impasse théorique qui vient faire embarras dans la métapsychologie de la psychose et de l'autisme dans une perspective développementale. L'appel incessant à l'imaginaire dans l'espoir que c'est de lui, c'est-à-dire de la pulsion, que viendrait s'instaurer le grand Autre de l'enfant, nous paraît voué à une impasse. Dès lors que l'on insiste sur l'imaginaire en jeu dans ce processus, on comprend l'infirmité qui en découle concernant le symbolique à exercer une prise sur le réel. Si l'on réduit le « stade du miroir » aux schémas optiques de Bouasse et au représentatif, on laisse de côté ce que dit Lacan dans le titre de son article, à savoir à l'occasion de ce stade l'émergence du « Je ». Ces schémas ne peuvent rendre compte de ce qu'il en est des fonctions de l'objet petit *a*, fonctions qui ne découlent que des effets du symbolique. Au contraire, d'envisager deux sujets et deux grands Autres rend nécessaire le recours au symbolique. Il en résulte une disparité subjective, une dysharmonie, une béance. Pour qu'il y ait disparité des sujets, il faut qu'il y ait disparité des grands Autres. Le sujet représenté par un signifiant élu par l'enfant dans le grand Autre de sa mère auprès d'un autre signifiant qu'elle distingue dans le grand Autre de l'enfant montre précisément cette nécessité-là.

Ici se pose un problème qu'il nous faut aborder pour tenter de le résoudre, c'est celui qui gît dans la différence que fait Lacan entre le grand Autre et l'inconscient. Cette différence, repérable dans le Séminaire XI et dans *L'Acte psychanalytique* est une question qu'il aborde à plusieurs reprises. Car il y a bel et bien un inconscient sans sujet, c'est-à-dire un ensemble de signifiants qui n'ont entre eux qu'un rapport de pure signification logique : la chaîne signifiante. Cet inconscient, il faut le penser comme tel, faute de quoi c'est l'idée même du refoulement qui ne peut plus se soutenir. D'autre part Lacan indique qu'il existe un grand Autre lui aussi constitué de signifiants mais ceux-ci ne se peuvent penser, dans leur articulation logique, indépendamment du sujet. Il est essentiel de bien marquer qu'il y a des signifiants sans sujet, mais à partir du moment où le refoulement existe, on ne peut pas les concevoir

indépendamment du sujet. Ce sujet est bien celui qui origine aussi bien l'inconscient que le grand Autre ; dans « L'acte psychanalytique », Lacan le démontre sous la forme suivante : aucun inconscient ne peut se soutenir si deux sujets dans leur disparité n'y contribuent. Il établit, dans les *Écrits* (« subversion du sujet et dialectique du désir ») et dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), que c'est le sujet par son discours qui est constitutif et du grand Autre, et de la demande, et du désir, et du refoulement. Cette mise en place permet de montrer que la notion de disparité est absolument centrale, nécessaire dans la mesure où elle porte à la fois sur le sujet et sur le grand Autre. Elle est nécessaire encore en ceci qu'elle seule permet de penser la castration au sens du refoulement. Sans refoulement, c'est-à-dire sans castration, il y a forclusion. Elle est nécessaire enfin pour penser la relation mère et enfant qui n'est pas seulement une image spéculaire, mais ici aussi disparate, c'est-à-dire non appariaable. Cette nécessité s'impose si l'on veut effectivement pouvoir penser d'emblée deux sujets et deux grands Autres, puisque c'est notre hypothèse : c'est deux ou rien. Nous pouvons ajouter que grâce au transitivisme entre une mère et son enfant, cet échange discursif ne prend sens et effet que parce qu'il est constitué de l'hypothèse que formule la mère à son enfant sur ses demandes. Ce qui nécessite en toute logique qu'elle fasse la supposition primordiale d'un savoir chez son rejeton et non seulement d'un savoir mais aussi et du coup d'un grand Autre. En somme deux sujets sont ainsi en présence par leur disparité qui suppose une disparité des refoulements et des deux grands Autres.

Chacun des deux est évidemment « dispare », c'est-à-dire que le grand Autre de l'enfant, si on peut ainsi s'exprimer, n'est pas homologue, pas homothétique au grand Autre de la mère puisque, comme nous avons essayé de le montrer dans le transitivisme, c'est précisément la mère qui vient constituer, si l'on peut employer cette expression, le grand Autre de l'enfant en lui disant : « *Tu as froid.* » « *Tu as froid* », c'est-à-dire qu'elle fait appel au sujet qui sait : elle lui attribue un savoir : « Tu as... » Elle fait appel au savoir de l'enfant en lui disant « *tu as froid* ». Comme le dit Lacan, il n'y a pas de savoir sans sujet. C'est un point sur lequel on peut insister : ce n'est pas la même chose de dire qu'il y a des signifiants sans sujet, que de dire du grand Autre de l'enfant qu'il est constitué des signifiants que sa mère prendrait de son propre grand Autre pour les colloquer chez l'enfant. Ce sont des signifiants qu'elle lui adresse

indépendamment du sujet. Ce sujet est bien celui qui origine aussi bien l'inconscient que le grand Autre ; dans « L'acte psychanalytique », Lacan le démontre sous la forme suivante : aucun inconscient ne peut se soutenir si deux sujets dans leur disparité n'y contribuent. Il établit, dans les *Écrits* (« subversion du sujet et dialectique du désir ») et dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), que c'est le sujet par son discours qui est constitutif et du grand Autre, et de la demande, et du désir, et du refoulement. Cette mise en place permet de montrer que la notion de disparité est absolument centrale, nécessaire dans la mesure où elle porte à la fois sur le sujet et sur le grand Autre. Elle est nécessaire encore en ceci qu'elle seule permet de penser la castration au sens du refoulement. Sans refoulement, c'est-à-dire sans castration, il y a forclusion. Elle est nécessaire enfin pour penser la relation mère et enfant qui n'est pas seulement une image spéculaire, mais ici aussi disparate, c'est-à-dire non appariaable. Cette nécessité s'impose si l'on veut effectivement pouvoir penser d'emblée deux sujets et deux grands Autres, puisque c'est notre hypothèse : c'est deux ou rien. Nous pouvons ajouter que grâce au transitivisme entre une mère et son enfant, cet échange discursif ne prend sens et effet que parce qu'il est constitué de l'hypothèse que formule la mère à son enfant sur ses demandes. Ce qui nécessite en toute logique qu'elle fasse la supposition primordiale d'un savoir chez son rejeton et non seulement d'un savoir mais aussi et du coup d'un grand Autre. En somme deux sujets sont ainsi en présence par leur disparité qui suppose une disparité des refoulements et des deux grands Autres.

Chacun des deux est évidemment « dispare », c'est-à-dire que le grand Autre de l'enfant, si on peut ainsi s'exprimer, n'est pas homologue, pas homothétique au grand Autre de la mère puisque, comme nous avons essayé de le montrer dans le transitivisme, c'est précisément la mère qui vient constituer, si l'on peut employer cette expression, le grand Autre de l'enfant en lui disant : « *Tu as froid.* » « *Tu as froid* », c'est-à-dire qu'elle fait appel au sujet qui sait : elle lui attribue un savoir : « Tu as... » Elle fait appel au savoir de l'enfant en lui disant « *tu as froid* ». Comme le dit Lacan, il n'y a pas de savoir sans sujet. C'est un point sur lequel on peut insister : ce n'est pas la même chose de dire qu'il y a des signifiants sans sujet, que de dire du grand Autre de l'enfant qu'il est constitué des signifiants que sa mère prendrait de son propre grand Autre pour les colloquer chez l'enfant. Ce sont des signifiants qu'elle lui adresse

indépendamment du sujet. Ce sujet est bien celui qui origine aussi bien l'inconscient que le grand Autre ; dans « L'acte psychanalytique », Lacan le démontre sous la forme suivante : aucun inconscient ne peut se soutenir si deux sujets dans leur disparité n'y contribuent. Il établit, dans les *Écrits* (« subversion du sujet et dialectique du désir ») et dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), que c'est le sujet par son discours qui est constitutif et du grand Autre, et de la demande, et du désir, et du refoulement. Cette mise en place permet de montrer que la notion de disparité est absolument centrale, nécessaire dans la mesure où elle porte à la fois sur le sujet et sur le grand Autre. Elle est nécessaire encore en ceci qu'elle seule permet de penser la castration au sens du refoulement. Sans refoulement, c'est-à-dire sans castration, il y a forclusion. Elle est nécessaire enfin pour penser la relation mère et enfant qui n'est pas seulement une image spéculaire, mais ici aussi disparate, c'est-à-dire non appariaable. Cette nécessité s'impose si l'on veut effectivement pouvoir penser d'emblée deux sujets et deux grands Autres, puisque c'est notre hypothèse : c'est deux ou rien. Nous pouvons ajouter que grâce au transitivisme entre une mère et son enfant, cet échange discursif ne prend sens et effet que parce qu'il est constitué de l'hypothèse que formule la mère à son enfant sur ses demandes. Ce qui nécessite en toute logique qu'elle fasse la supposition primordiale d'un savoir chez son rejeton et non seulement d'un savoir mais aussi et du coup d'un grand Autre. En somme deux sujets sont ainsi en présence par leur disparité qui suppose une disparité des refoulements et des deux grands Autres.

Chacun des deux est évidemment « dispare », c'est-à-dire que le grand Autre de l'enfant, si on peut ainsi s'exprimer, n'est pas homologue, pas homothétique au grand Autre de la mère puisque, comme nous avons essayé de le montrer dans le transitivisme, c'est précisément la mère qui vient constituer, si l'on peut employer cette expression, le grand Autre de l'enfant en lui disant : « *Tu as froid.* » « *Tu as froid* », c'est-à-dire qu'elle fait appel au sujet qui sait : elle lui attribue un savoir : « Tu as... » Elle fait appel au savoir de l'enfant en lui disant « *tu as froid* ». Comme le dit Lacan, il n'y a pas de savoir sans sujet. C'est un point sur lequel on peut insister : ce n'est pas la même chose de dire qu'il y a des signifiants sans sujet, que de dire du grand Autre de l'enfant qu'il est constitué des signifiants que sa mère prendrait de son propre grand Autre pour les colloquer chez l'enfant. Ce sont des signifiants qu'elle lui adresse

indépendamment du sujet. Ce sujet est bien celui qui origine aussi bien l'inconscient que le grand Autre ; dans « L'acte psychanalytique », Lacan le démontre sous la forme suivante : aucun inconscient ne peut se soutenir si deux sujets dans leur disparité n'y contribuent. Il établit, dans les *Écrits* (« subversion du sujet et dialectique du désir ») et dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* (1957-1958), que c'est le sujet par son discours qui est constitutif et du grand Autre, et de la demande, et du désir, et du refoulement. Cette mise en place permet de montrer que la notion de disparité est absolument centrale, nécessaire dans la mesure où elle porte à la fois sur le sujet et sur le grand Autre. Elle est nécessaire encore en ceci qu'elle seule permet de penser la castration au sens du refoulement. Sans refoulement, c'est-à-dire sans castration, il y a forclusion. Elle est nécessaire enfin pour penser la relation mère et enfant qui n'est pas seulement une image spéculaire, mais ici aussi disparate, c'est-à-dire non appariaable. Cette nécessité s'impose si l'on veut effectivement pouvoir penser d'emblée deux sujets et deux grands Autres, puisque c'est notre hypothèse : c'est deux ou rien. Nous pouvons ajouter que grâce au transitivisme entre une mère et son enfant, cet échange discursif ne prend sens et effet que parce qu'il est constitué de l'hypothèse que formule la mère à son enfant sur ses demandes. Ce qui nécessite en toute logique qu'elle fasse la supposition primordiale d'un savoir chez son rejeton et non seulement d'un savoir mais aussi et du coup d'un grand Autre. En somme deux sujets sont ainsi en présence par leur disparité qui suppose une disparité des refoulements et des deux grands Autres.

Chacun des deux est évidemment « dispare », c'est-à-dire que le grand Autre de l'enfant, si on peut ainsi s'exprimer, n'est pas homologue, pas homothétique au grand Autre de la mère puisque, comme nous avons essayé de le montrer dans le transitivisme, c'est précisément la mère qui vient constituer, si l'on peut employer cette expression, le grand Autre de l'enfant en lui disant : « *Tu as froid.* » « *Tu as froid* », c'est-à-dire qu'elle fait appel au sujet qui sait : elle lui attribue un savoir : « Tu as... » Elle fait appel au savoir de l'enfant en lui disant « *tu as froid* ». Comme le dit Lacan, il n'y a pas de savoir sans sujet. C'est un point sur lequel on peut insister : ce n'est pas la même chose de dire qu'il y a des signifiants sans sujet, que de dire du grand Autre de l'enfant qu'il est constitué des signifiants que sa mère prendrait de son propre grand Autre pour les colloquer chez l'enfant. Ce sont des signifiants qu'elle lui adresse

dans la mesure où il saurait, c'est-à-dire où il serait sujet. Il s'agit donc d'une disparité de place. Ce n'est pas le grand Autre de la mère qui déborde sur l'enfant puisqu'elle le suppose sujet ; c'est donc vers son grand Autre à lui qu'elle adresse un signifiant. Cette supposition d'un sujet par la mère chez l'enfant entraîne chez lui une position de disparité par rapport à sa mère comme sujet, sujet représenté par un signifiant auprès d'un autre, dans son propre grand Autre à elle. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'il y a disparité, et non pas dysharmonie. En effet, si nous envisageons ce que nous venons de décrire de la disparité, du point de vue de l'harmonie, du complément ou de l'unité, nous aboutissons à une impasse : il faudrait alors supposer un grand Autre commun à la mère et à l'enfant. Nous retrouverions d'ailleurs dans ce cas la thèse classique : celle d'un grand Autre commun à la mère et à l'enfant dont petit à petit l'enfant va s'individualiser. Il lui faudrait emprunter au grand Autre maternel. Cette hypothèse ignorerait la question du sujet telle que Lacan la soulève. Certes il n'est pas plus facile d'accepter d'introduire la question d'un enfant sujet qu'il ne l'était au temps de Freud d'introduire chez lui celle de la sexualité. Cependant, il nous paraît tout à fait central de situer conjointement la question du sujet et du grand Autre chez l'enfant. Il nous semble que cette question essentielle nous paraît pouvoir être éclairée par ce que nous avons élaboré de nouveau concernant le transitivisme entre la mère et l'enfant. Ainsi lorsque la mère dit à son nourrisson « tu as froid », ce n'est pas uniquement à la température qu'elle fait référence. Elle fait référence, à partir de cette hypothèse qu'elle fait à son sujet qu'il aurait froid, à la présence dans son grand Autre de ce signifiant. De sorte qu'elle fait du même coup référence au grand Autre dont ce « tu as froid » est une métaphore. Si la mère n'articule pas de métaphores de cet ordre à l'enfant, elle le destitue de sa place de sujet et le prive de son grand Autre. On voit bien qu'il ne s'agit absolument pas ici d'une différenciation éventuelle entre un sujet et un objet, et que ce n'est pas d'un processus d'individuation qu'il s'agit quand nous parlons entre la mère et l'enfant de transitivisme.

De l'étroit rapport entre hypothèse, grand Autre et sujet, Lacan parle dans la dernière leçon de son séminaire *Encore*. Évoquant Newton, il souligne qu'il n'a pu faire sa découverte sur le mouvement des astres qu'à partir d'une *hypothèse*, et ajoute que savoir inconscient et sujet nécessitent eux aussi pour exister une *hypothèse*. « Mon hypothèse, dit Lacan, c'est que l'individu qui est affecté de

dans la mesure où il saurait, c'est-à-dire où il serait sujet. Il s'agit donc d'une disparité de place. Ce n'est pas le grand Autre de la mère qui déborde sur l'enfant puisqu'elle le suppose sujet ; c'est donc vers son grand Autre à lui qu'elle adresse un signifiant. Cette supposition d'un sujet par la mère chez l'enfant entraîne chez lui une position de disparité par rapport à sa mère comme sujet, sujet représenté par un signifiant auprès d'un autre, dans son propre grand Autre à elle. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'il y a disparité, et non pas dysharmonie. En effet, si nous envisageons ce que nous venons de décrire de la disparité, du point de vue de l'harmonie, du complément ou de l'unité, nous aboutissons à une impasse : il faudrait alors supposer un grand Autre commun à la mère et à l'enfant. Nous retrouverions d'ailleurs dans ce cas la thèse classique : celle d'un grand Autre commun à la mère et à l'enfant dont petit à petit l'enfant va s'individualuer. Il lui faudrait emprunter au grand Autre maternel. Cette hypothèse ignorerait la question du sujet telle que Lacan la soulève. Certes il n'est pas plus facile d'accepter d'introduire la question d'un enfant sujet qu'il ne l'était au temps de Freud d'introduire chez lui celle de la sexualité. Cependant, il nous paraît tout à fait central de situer conjointement la question du sujet et du grand Autre chez l'enfant. Il nous semble que cette question essentielle nous paraît pouvoir être éclairée par ce que nous avons élaboré de nouveau concernant le transitivisme entre la mère et l'enfant. Ainsi lorsque la mère dit à son nourrisson « tu as froid », ce n'est pas uniquement à la température qu'elle fait référence. Elle fait référence, à partir de cette hypothèse qu'elle fait à son sujet qu'il aurait froid, à la présence dans son grand Autre de ce signifiant. De sorte qu'elle fait du même coup référence au grand Autre dont ce « tu as froid » est une métaphore. Si la mère n'articule pas de métaphores de cet ordre à l'enfant, elle le destitue de sa place de sujet et le prive de son grand Autre. On voit bien qu'il ne s'agit absolument pas ici d'une différenciation éventuelle entre un sujet et un objet, et que ce n'est pas d'un processus d'individuation qu'il s'agit quand nous parlons entre la mère et l'enfant de transitivisme.

De l'étroit rapport entre hypothèse, grand Autre et sujet, Lacan parle dans la dernière leçon de son séminaire *Encore*. Évoquant Newton, il souligne qu'il n'a pu faire sa découverte sur le mouvement des astres qu'à partir d'une *hypothèse*, et ajoute que savoir inconscient et sujet nécessitent eux aussi pour exister une *hypothèse*. « Mon hypothèse, dit Lacan, c'est que l'individu qui est affecté de

dans la mesure où il saurait, c'est-à-dire où il serait sujet. Il s'agit donc d'une disparité de place. Ce n'est pas le grand Autre de la mère qui déborde sur l'enfant puisqu'elle le suppose sujet ; c'est donc vers son grand Autre à lui qu'elle adresse un signifiant. Cette supposition d'un sujet par la mère chez l'enfant entraîne chez lui une position de disparité par rapport à sa mère comme sujet, sujet représenté par un signifiant auprès d'un autre, dans son propre grand Autre à elle. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'il y a disparité, et non pas dysharmonie. En effet, si nous envisageons ce que nous venons de décrire de la disparité, du point de vue de l'harmonie, du complément ou de l'unité, nous aboutissons à une impasse : il faudrait alors supposer un grand Autre commun à la mère et à l'enfant. Nous retrouverions d'ailleurs dans ce cas la thèse classique : celle d'un grand Autre commun à la mère et à l'enfant dont petit à petit l'enfant va s'individualiser. Il lui faudrait emprunter au grand Autre maternel. Cette hypothèse ignorerait la question du sujet telle que Lacan la soulève. Certes il n'est pas plus facile d'accepter d'introduire la question d'un enfant sujet qu'il ne l'était au temps de Freud d'introduire chez lui celle de la sexualité. Cependant, il nous paraît tout à fait central de situer conjointement la question du sujet et du grand Autre chez l'enfant. Il nous semble que cette question essentielle nous paraît pouvoir être éclairée par ce que nous avons élaboré de nouveau concernant le transitivisme entre la mère et l'enfant. Ainsi lorsque la mère dit à son nourrisson « tu as froid », ce n'est pas uniquement à la température qu'elle fait référence. Elle fait référence, à partir de cette hypothèse qu'elle fait à son sujet qu'il aurait froid, à la présence dans son grand Autre de ce signifiant. De sorte qu'elle fait du même coup référence au grand Autre dont ce « tu as froid » est une métaphore. Si la mère n'articule pas de métaphores de cet ordre à l'enfant, elle le destitue de sa place de sujet et le prive de son grand Autre. On voit bien qu'il ne s'agit absolument pas ici d'une différenciation éventuelle entre un sujet et un objet, et que ce n'est pas d'un processus d'individuation qu'il s'agit quand nous parlons entre la mère et l'enfant de transitivisme.

De l'étroit rapport entre hypothèse, grand Autre et sujet, Lacan parle dans la dernière leçon de son séminaire *Encore*. Évoquant Newton, il souligne qu'il n'a pu faire sa découverte sur le mouvement des astres qu'à partir d'une *hypothèse*, et ajoute que savoir inconscient et sujet nécessitent eux aussi pour exister une *hypothèse*. « Mon hypothèse, dit Lacan, c'est que l'individu qui est affecté de

dans la mesure où il saurait, c'est-à-dire où il serait sujet. Il s'agit donc d'une disparité de place. Ce n'est pas le grand Autre de la mère qui déborde sur l'enfant puisqu'elle le suppose sujet ; c'est donc vers son grand Autre à lui qu'elle adresse un signifiant. Cette supposition d'un sujet par la mère chez l'enfant entraîne chez lui une position de disparité par rapport à sa mère comme sujet, sujet représenté par un signifiant auprès d'un autre, dans son propre grand Autre à elle. C'est en ce sens que l'on peut dire qu'il y a disparité, et non pas dysharmonie. En effet, si nous envisageons ce que nous venons de décrire de la disparité, du point de vue de l'harmonie, du complément ou de l'unité, nous aboutissons à une impasse : il faudrait alors supposer un grand Autre commun à la mère et à l'enfant. Nous retrouverions d'ailleurs dans ce cas la thèse classique : celle d'un grand Autre commun à la mère et à l'enfant dont petit à petit l'enfant va s'individualiser. Il lui faudrait emprunter au grand Autre maternel. Cette hypothèse ignorerait la question du sujet telle que Lacan la soulève. Certes il n'est pas plus facile d'accepter d'introduire la question d'un enfant sujet qu'il ne l'était au temps de Freud d'introduire chez lui celle de la sexualité. Cependant, il nous paraît tout à fait central de situer conjointement la question du sujet et du grand Autre chez l'enfant. Il nous semble que cette question essentielle nous paraît pouvoir être éclairée par ce que nous avons élaboré de nouveau concernant le transitivisme entre la mère et l'enfant. Ainsi lorsque la mère dit à son nourrisson « tu as froid », ce n'est pas uniquement à la température qu'elle fait référence. Elle fait référence, à partir de cette hypothèse qu'elle fait à son sujet qu'il aurait froid, à la présence dans son grand Autre de ce signifiant. De sorte qu'elle fait du même coup référence au grand Autre dont ce « tu as froid » est une métaphore. Si la mère n'articule pas de métaphores de cet ordre à l'enfant, elle le destitue de sa place de sujet et le prive de son grand Autre. On voit bien qu'il ne s'agit absolument pas ici d'une différenciation éventuelle entre un sujet et un objet, et que ce n'est pas d'un processus d'individuation qu'il s'agit quand nous parlons entre la mère et l'enfant de transitivisme.

De l'étroit rapport entre hypothèse, grand Autre et sujet, Lacan parle dans la dernière leçon de son séminaire *Encore*. Évoquant Newton, il souligne qu'il n'a pu faire sa découverte sur le mouvement des astres qu'à partir d'une *hypothèse*, et ajoute que savoir inconscient et sujet nécessitent eux aussi pour exister une *hypothèse*. « Mon hypothèse, dit Lacan, c'est que l'individu qui est affecté de

l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. » D'après son hypothèse donc, impossible de penser indépendamment sujet et inconscient. Et pour montrer combien cette hypothèse est décisive, il déclare : « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que de dire qu'il y a hypothèse. » Ainsi, c'est seulement à partir d'une telle hypothèse qu'un individu pourtant parlant, mais qui n'en est pas moins qu'un individu, peut devenir un sujet ; sujet qui ne saurait donc être, sans que lui soit supposé un Autre. De l'Autre en effet, « un signifiant atteint un autre qu'il affecte et qui est fait sujet⁴. » C'est assez dire qu'il ne saurait advenir de sujet sans Autre. Sans Autre donc sans hypothèse, l'individu en reste, remarque Lacan dans la même leçon, à la rature, autrement dit, n'est pas loin d'être un simple rat. Nous verrons combien les autistes, les psychotiques, souffrent d'en rester à ce statut d'individu ; combien pour eux le transitivity, tel que nous le théorisons dans *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivity*, leur a fait tristement défaut.

Du côté du psychanalyste dans la cure, lorsqu'il est question pour lui de débusquer les signifiants de l'enfant, c'est bien de signifiants refoulés qu'il s'agit. De sorte que les signifiants de l'interprétation de l'analyste doivent rejoindre ceux du grand Autre de l'enfant, et non pas ceux du grand Autre de la mère ou de son inconscient à elle. C'est là une option de conduite de la cure radicalement autre, parce que symbolique, que celle d'une M. Klein par exemple. Lorsqu'il s'agit des cures mère et enfant notamment, deux types d'écueils se présentent :

– du côté de l'analyste, celui-ci cherche des signifiants qui seraient communs à la mère et à l'enfant, dans l'espoir de rétablir une harmonie, de permettre à l'enfant de traverser des stades évolutifs par lesquels il ne serait pas passé. Dans ce travail de reconstitution, l'analyste nie toute disparité des sujets et des grands Autres : ce n'est que du moi de l'analyste qu'il s'agit ;

– mais l'analyste peut être confronté, dans le cas où la mère n'a pas été transitivity, au fait que le grand Autre de l'enfant n'a aucun signifiant qui lui soit propre.

Dans les deux cas il nous paraît essentiel pour l'analyste, de faire l'hypothèse d'un grand Autre chez l'enfant. Car ce n'est qu'à partir de ce moment que les signifiants refoulés peuvent intégrer le grand Autre de l'enfant en accord avec ce que dit Freud du refou-

4. J. Lacan, *Séminaire XX*, « Encore », Paris, Le Seuil, 1975, p. 129 et 130.

l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. » D'après son hypothèse donc, impossible de penser indépendamment sujet et inconscient. Et pour montrer combien cette hypothèse est décisive, il déclare : « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que de dire qu'il y a hypothèse. » Ainsi, c'est seulement à partir d'une telle hypothèse qu'un individu pourtant parlant, mais qui n'en est pas moins qu'un individu, peut devenir un sujet ; sujet qui ne saurait donc être, sans que lui soit supposé un Autre. De l'Autre en effet, « un signifiant atteint un autre qu'il affecte et qui est fait sujet⁴. » C'est assez dire qu'il ne saurait advenir de sujet sans Autre. Sans Autre donc sans hypothèse, l'individu en reste, remarque Lacan dans la même leçon, à la rature, autrement dit, n'est pas loin d'être un simple rat. Nous verrons combien les autistes, les psychotiques, souffrent d'en rester à ce statut d'individu ; combien pour eux le transitivity, tel que nous le théorisons dans *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivity*, leur a fait tristement défaut.

Du côté du psychanalyste dans la cure, lorsqu'il est question pour lui de débusquer les signifiants de l'enfant, c'est bien de signifiants refoulés qu'il s'agit. De sorte que les signifiants de l'interprétation de l'analyste doivent rejoindre ceux du grand Autre de l'enfant, et non pas ceux du grand Autre de la mère ou de son inconscient à elle. C'est là une option de conduite de la cure radicalement autre, parce que symbolique, que celle d'une M. Klein par exemple. Lorsqu'il s'agit des cures mère et enfant notamment, deux types d'écueils se présentent :

– du côté de l'analyste, celui-ci cherche des signifiants qui seraient communs à la mère et à l'enfant, dans l'espoir de rétablir une harmonie, de permettre à l'enfant de traverser des stades évolutifs par lesquels il ne serait pas passé. Dans ce travail de reconstitution, l'analyste nie toute disparité des sujets et des grands Autres : ce n'est que du moi de l'analyste qu'il s'agit ;

– mais l'analyste peut être confronté, dans le cas où la mère n'a pas été transitivity, au fait que le grand Autre de l'enfant n'a aucun signifiant qui lui soit propre.

Dans les deux cas il nous paraît essentiel pour l'analyste, de faire l'hypothèse d'un grand Autre chez l'enfant. Car ce n'est qu'à partir de ce moment que les signifiants refoulés peuvent intégrer le grand Autre de l'enfant en accord avec ce que dit Freud du refou-

4. J. Lacan, *Séminaire XX*, « Encore », Paris, Le Seuil, 1975, p. 129 et 130.

l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. » D'après son hypothèse donc, impossible de penser indépendamment sujet et inconscient. Et pour montrer combien cette hypothèse est décisive, il déclare : « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que de dire qu'il y a hypothèse. » Ainsi, c'est seulement à partir d'une telle hypothèse qu'un individu pourtant parlant, mais qui n'en est pas moins qu'un individu, peut devenir un sujet ; sujet qui ne saurait donc être, sans que lui soit supposé un Autre. De l'Autre en effet, « un signifiant atteint un autre qu'il affecte et qui est fait sujet⁴. » C'est assez dire qu'il ne saurait advenir de sujet sans Autre. Sans Autre donc sans hypothèse, l'individu en reste, remarque Lacan dans la même leçon, à la rature, autrement dit, n'est pas loin d'être un simple rat. Nous verrons combien les autistes, les psychotiques, souffrent d'en rester à ce statut d'individu ; combien pour eux le transitivity, tel que nous le théorisons dans *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivity*, leur a fait tristement défaut.

Du côté du psychanalyste dans la cure, lorsqu'il est question pour lui de débusquer les signifiants de l'enfant, c'est bien de signifiants refoulés qu'il s'agit. De sorte que les signifiants de l'interprétation de l'analyste doivent rejoindre ceux du grand Autre de l'enfant, et non pas ceux du grand Autre de la mère ou de son inconscient à elle. C'est là une option de conduite de la cure radicalement autre, parce que symbolique, que celle d'une M. Klein par exemple. Lorsqu'il s'agit des cures mère et enfant notamment, deux types d'écueils se présentent :

– du côté de l'analyste, celui-ci cherche des signifiants qui seraient communs à la mère et à l'enfant, dans l'espoir de rétablir une harmonie, de permettre à l'enfant de traverser des stades évolutifs par lesquels il ne serait pas passé. Dans ce travail de reconstitution, l'analyste nie toute disparité des sujets et des grands Autres : ce n'est que du moi de l'analyste qu'il s'agit ;

– mais l'analyste peut être confronté, dans le cas où la mère n'a pas été transitivity, au fait que le grand Autre de l'enfant n'a aucun signifiant qui lui soit propre.

Dans les deux cas il nous paraît essentiel pour l'analyste, de faire l'hypothèse d'un grand Autre chez l'enfant. Car ce n'est qu'à partir de ce moment que les signifiants refoulés peuvent intégrer le grand Autre de l'enfant en accord avec ce que dit Freud du refou-

4. J. Lacan, *Séminaire XX*, « Encore », Paris, Le Seuil, 1975, p. 129 et 130.

l'inconscient est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant. » D'après son hypothèse donc, impossible de penser indépendamment sujet et inconscient. Et pour montrer combien cette hypothèse est décisive, il déclare : « Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que de dire qu'il y a hypothèse. » Ainsi, c'est seulement à partir d'une telle hypothèse qu'un individu pourtant parlant, mais qui n'en est pas moins qu'un individu, peut devenir un sujet ; sujet qui ne saurait donc être, sans que lui soit supposé un Autre. De l'Autre en effet, « un signifiant atteint un autre qu'il affecte et qui est fait sujet⁴. » C'est assez dire qu'il ne saurait advenir de sujet sans Autre. Sans Autre donc sans hypothèse, l'individu en reste, remarque Lacan dans la même leçon, à la rature, autrement dit, n'est pas loin d'être un simple rat. Nous verrons combien les autistes, les psychotiques, souffrent d'en rester à ce statut d'individu ; combien pour eux le transitivity, tel que nous le théorisons dans *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivity*, leur a fait tristement défaut.

Du côté du psychanalyste dans la cure, lorsqu'il est question pour lui de débusquer les signifiants de l'enfant, c'est bien de signifiants refoulés qu'il s'agit. De sorte que les signifiants de l'interprétation de l'analyste doivent rejoindre ceux du grand Autre de l'enfant, et non pas ceux du grand Autre de la mère ou de son inconscient à elle. C'est là une option de conduite de la cure radicalement autre, parce que symbolique, que celle d'une M. Klein par exemple. Lorsqu'il s'agit des cures mère et enfant notamment, deux types d'écueils se présentent :

– du côté de l'analyste, celui-ci cherche des signifiants qui seraient communs à la mère et à l'enfant, dans l'espoir de rétablir une harmonie, de permettre à l'enfant de traverser des stades évolutifs par lesquels il ne serait pas passé. Dans ce travail de reconstitution, l'analyste nie toute disparité des sujets et des grands Autres : ce n'est que du moi de l'analyste qu'il s'agit ;

– mais l'analyste peut être confronté, dans le cas où la mère n'a pas été transitivity, au fait que le grand Autre de l'enfant n'a aucun signifiant qui lui soit propre.

Dans les deux cas il nous paraît essentiel pour l'analyste, de faire l'hypothèse d'un grand Autre chez l'enfant. Car ce n'est qu'à partir de ce moment que les signifiants refoulés peuvent intégrer le grand Autre de l'enfant en accord avec ce que dit Freud du refou-

4. J. Lacan, *Séminaire XX*, « Encore », Paris, Le Seuil, 1975, p. 129 et 130.

lement primaire. Pour lui en effet, le refoulement primaire est logiquement nécessité par l'existence des refoulements secondaires. Il nous semble qu'une nécessité du même ordre est en jeu dans la constitution du grand Autre et du sujet qu'est l'enfant. Non seulement sur un plan théorique – nécessité purement logique – mais aussi dans l'expérience de la parole elle-même de la mère transitive à son enfant. Quand la mère lui demande de s'identifier ce qu'elle dit, elle lui demande de s'approprier, tout en partant du principe que puisqu'il sait, il y a donc un sujet, elle lui demande de s'approprier, de commencer son trésor de signifiants. Il s'agit des signifiants qui lui sont propres et qui vont à leur tour attirer à eux des signifiants qui sont ceux des discours des autres autour de lui, en particulier ceux de la mère. C'est parce que le grand Autre existe chez l'un et chez l'autre que l'inconscient va pouvoir se constituer. Et il va se constituer à partir d'une division du sujet chez chacun d'eux. En particulier de la division induite par ce que nous avons appelé le « coup-de-force » de la mère.

lement primaire. Pour lui en effet, le refoulement primaire est logiquement nécessité par l'existence des refoulements secondaires. Il nous semble qu'une nécessité du même ordre est en jeu dans la constitution du grand Autre et du sujet qu'est l'enfant. Non seulement sur un plan théorique – nécessité purement logique – mais aussi dans l'expérience de la parole elle-même de la mère transitive à son enfant. Quand la mère lui demande de s'identifier ce qu'elle dit, elle lui demande de s'approprier, tout en partant du principe que puisqu'il sait, il y a donc un sujet, elle lui demande de s'approprier, de commencer son trésor de signifiants. Il s'agit des signifiants qui lui sont propres et qui vont à leur tour attirer à eux des signifiants qui sont ceux des discours des autres autour de lui, en particulier ceux de la mère. C'est parce que le grand Autre existe chez l'un et chez l'autre que l'inconscient va pouvoir se constituer. Et il va se constituer à partir d'une division du sujet chez chacun d'eux. En particulier de la division induite par ce que nous avons appelé le « coup-de-force » de la mère.

lement primaire. Pour lui en effet, le refoulement primaire est logiquement nécessité par l'existence des refoulements secondaires. Il nous semble qu'une nécessité du même ordre est en jeu dans la constitution du grand Autre et du sujet qu'est l'enfant. Non seulement sur un plan théorique – nécessité purement logique – mais aussi dans l'expérience de la parole elle-même de la mère transitive à son enfant. Quand la mère lui demande de s'identifier ce qu'elle dit, elle lui demande de s'approprier, tout en partant du principe que puisqu'il sait, il y a donc un sujet, elle lui demande de s'approprier, de commencer son trésor de signifiants. Il s'agit des signifiants qui lui sont propres et qui vont à leur tour attirer à eux des signifiants qui sont ceux des discours des autres autour de lui, en particulier ceux de la mère. C'est parce que le grand Autre existe chez l'un et chez l'autre que l'inconscient va pouvoir se constituer. Et il va se constituer à partir d'une division du sujet chez chacun d'eux. En particulier de la division induite par ce que nous avons appelé le « coup-de-force » de la mère.

lement primaire. Pour lui en effet, le refoulement primaire est logiquement nécessité par l'existence des refoulements secondaires. Il nous semble qu'une nécessité du même ordre est en jeu dans la constitution du grand Autre et du sujet qu'est l'enfant. Non seulement sur un plan théorique – nécessité purement logique – mais aussi dans l'expérience de la parole elle-même de la mère transitive à son enfant. Quand la mère lui demande de s'identifier ce qu'elle dit, elle lui demande de s'approprier, tout en partant du principe que puisqu'il sait, il y a donc un sujet, elle lui demande de s'approprier, de commencer son trésor de signifiants. Il s'agit des signifiants qui lui sont propres et qui vont à leur tour attirer à eux des signifiants qui sont ceux des discours des autres autour de lui, en particulier ceux de la mère. C'est parce que le grand Autre existe chez l'un et chez l'autre que l'inconscient va pouvoir se constituer. Et il va se constituer à partir d'une division du sujet chez chacun d'eux. En particulier de la division induite par ce que nous avons appelé le « coup-de-force » de la mère.